

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

L'INDIVIDU DÉ-CONCENTRÉ : ANALYSE DU DISCOURS SUR L'HYPERACTIVITÉ
DANS LA PRESSE ÉCRITE QUÉBÉCOISE DE 1997 À 2005

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN SOCIOLOGIE

PAR

ANNE THIBAUT-BELLEROSE

MAI 2008

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

LES REMERCIMENTS

Si je me suis lancée dans cette aventure qu'est la maîtrise en sociologie, c'est en grande partie grâce à mon directeur Marcelo Otero qui fut non seulement une inspiration, mais un guide tout le long de mon cheminement et de mon apprentissage ardu.

Aussi, il me serait impossible de passer sous silence l'aide indispensable à la fois matérielle, morale et linguistique que ma mère, Monique Thibault, m'a apportée tout le long de mes études et plus particulièrement pour l'écriture de ce mémoire.

Je remercie mon ami Mathieu St-Jean, non seulement pour l'analyse informatique à la base de ce mémoire, mais aussi pour les nombreuses discussions qui m'aidèrent à trouver un ton et des auteurs qui me parlent particulièrement. Merci à mon ami Sébastien Côté qui m'a fait le cadeau des nombreuses et enrichissantes discussions qui ont garni mon argumentaire et appris à mieux structurer ma pensée.

Merci aussi à mes amies Amélie Chanez et Amélie Grenier qui m'ont aidée, chacune à sa façon, et qui m'ont motivée à continuer dans les moments de découragement propres à l'écriture d'un mémoire. Merci à ma famille de m'avoir aidée à être ce que je suis.

Finalement, merci aux membres de l'exécutif de l'AFESH 2006-2007 de m'avoir permis de continuer à croire qu'un autre monde est possible, car après tout, ce sont les principes qui nous permettent d'avancer et de garder la tête haute.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES ET TABLEAUX	vi
RÉSUMÉ	vii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
HYPERACTIVITÉ : DISCOUR, NORME ET SYMBOLIQUE	4
1.1 Définitions des hyperactivités	4
1.1.1 Progression du trouble de l'attention avec ou sans hyperactivité	4
1.1.2 L'autre hyperactivité	8
1.2 Éléments théoriques	9
1.2.1 Mythes et représentations de l'hyperactivité	9
1.2.2 Systèmes discursifs	12
1.2.3 L'émergence d'une langue psy	15
1.3 Questions et hypothèses de recherche	21
CHAPITRE II	
ÉTAPES D'OPÉRATIONNALISATION ET MÉTHODOLOGIE	24
2.1 Univers d'analyse	24
2.2 Matériau de recherche et segment d'analyse	25
2.2.1 L'analyse textuelle statistique	25
2.2.2 Analyse de discours au moyen du logiciel ALCESTE	28
2.2.3 Les données analysées	30
CHAPITRE III	
RÉSULTATS	32
3.1. Analyse de contenu : les classes sous observation	32
3.1.1 Classe 1 : Art et prise de position	33
3.1.2 Classe 2: Une politique pharmaceutique	35
3.1.3 Classe 3 : Une maladie mentale	37
3.1.4 Classe 4 : Une vie à organiser	39
3.2 Relation des classes avec les variables indépendantes	40

3.3 Relation de classes et tensions discursives	42
3.3.1 Interprétation des axes selon le contenu des classes.....	43
3.3.2 Variables indépendantes et axes discriminatoires	46
CHAPITRE IV	
INTERPRÉTATION.....	48
4.1 La gouvernance d'une hyper-action.....	49
4.1.1 Gouvernance et contrôle.....	50
4.1.2 Production biopolitique et hyperactivité.....	54
4.2 Les outils symboliques du jeu discursif.....	57
4.2.1 L'hyper-action artistique	58
4.2.2 Lutttes internes et experts dominants	62
4.2.3 Échange de signifiants.....	66
CHAPITRE V	
DISCUSSION.....	68
5.1 L'individu dé-concentré.....	70
5.1.1 Être concentré.....	70
5.1.2 Être un concentré.....	71
5.2 Limites et regards à approfondir	75
5.2.1 Limites méthodologiques	75
5.2.2 Limites théoriques de l'analyse discursive.....	77
CONCLUSION.....	78
ANALYSE FACTORIELLE DE CORRESPONDANCES	84
BIBLIOGRAPHIE.....	85

Il faut dire des mots tant qu'il y en a, il faut les dire jusqu'à ce qu'ils nous trouvent, jusqu'à ce qu'ils nous disent... (M. Foucault, 1971).

LISTE DES FIGURES ET TABLEAUX

Figure		Page
1.1	Tierc��t��.....	10
3.2	Répartition des champs discursifs	43
3.3	Arborescence des classes.....	45
3.4	Doubles oppositions des classes discursives.....	45
3.5	Variables indépendantes et axes discriminatoires.....	46
5.6	L'hyperactivité dans la tierc��t��.....	73
Tableau		Page
2.1	Tableau croisé : UCE et lexème.....	30
2.2	Fréquentiel des articles sélectionnés	31
3.3	Force du lien entre les classes discursives et les variables indépendantes.....	42

RÉSUMÉ

Si l'hyperactivité est considérée avant tout comme un trouble mental, le terme même d'hyperactivité est maintenant utilisé de façon pratique dans le vocabulaire quotidien. Pour comprendre cette utilisation subitement répandue, il faut situer l'arrivée de ce terme dans le contexte de la société contemporaine et des différentes sphères sociales où ce terme intervient. Prenant exemple sur la théorie de l'analyse des différents champs linguistiques de Bourdieu, nous avons fait l'hypothèse que le terme hyperactivité, qu'il soit utilisé comme terme médical ou comme épithète, aurait un contenu symbolique similaire, étant donné son origine commune, soit le monde *psy*. Pour appuyer notre réflexion, nous avons choisi d'effectuer une analyse du discours dans la presse écrite québécoise. Ainsi, 118 articles parus entre 1997 et 2005 ont été sélectionnés. Nous avons posé comme seconde hypothèse que certaines caractéristiques journalistiques tel le type d'articles ou le type de journal influence le contenu discursif abordant la thématique de l'hyperactivité. Nous avons d'abord traité les articles à l'aide du logiciel d'analyse statistique dite textuelle ALCESTE. Quatre classes discursives des différents articles ont émergé : art et prise de position (1), une politique pharmaceutique (2), une maladie mentale (3) et une vie à organiser (4). Chacune fut traitée par l'analyse de son contenu, par les différentes variables indépendantes et par sa représentation spatiale. Les premiers résultats ne montrèrent aucune variation qualitative au cours des 8 années étudiées et l'origine du support médiatique ne fut que faiblement reliée au contenu des mêmes articles, ce qui contredit notre deuxième hypothèse. Ensuite, une analyse en double croisé (classe 2 et classe 4 puis classe 1 et classe 3) fut effectuée. La première analyse a permis de montrer comment une certaine forme de pouvoir est à l'œuvre par la responsabilisation de l'individu dans son « inadaptation ». La deuxième met en lumière le fait qu'au-delà de l'influence du pouvoir biomédical, contrairement à l'hypothèse formulée, le pouvoir entourant le phénomène discursif sur l'hyperactivité est multiple et dispersé. Finalement, nous avons constaté que le champ biomédical, davantage caractérisé par un discours *zoèlogique*, exerce certainement une influence, mais la responsabilité de la diffusion du terme *hyperactivité* ne lui revient pas à lui seul, mais à des dynamiques sociales plus larges.

365 mots

Mots clés : hyperactivité, santé mentale, analyse du discours, responsabilisation, Alceste, biopouvoir, presse.

INTRODUCTION

Suscitant un véritable battage médiatique, le célèbre pédiatre québécois Jean-François Chicoine avançait dans un de ses plus récents ouvrages que le déficit d'attention, l'hypersexualisation des fillettes et les troubles de comportement découlent du fait qu'on place souvent trop tôt les enfants à la garderie (Chicoine et Collard, 2006). Le Dr. Chicoine se défend de vouloir culpabiliser les parents, en particulier les mères du Québec, mais dit, au contraire, vouloir les *responsabiliser* (Galipeau, 2006). Scandale moral et troubles mentaux se retrouvent donc unis en un problème de gestion et de responsabilisation des familles : les parents (surtout les mères) devraient rester avec leurs enfants à la maison. Les médias (la revue à grand tirage *Châtelaine*, l'émission télévisuelle *Tout le monde en parle*, etc.) sautèrent sur l'occasion pour amorcer une réflexion sur la morale familiale d'aujourd'hui.

Il peut être surprenant de constater à quel point certains troubles mentaux d'abord définis de manière posée et scientifique peuvent soulever passions et débats. Le trouble de l'attention, par exemple, est un trouble mental sur lequel tous et chacun ont pu réfléchir et se construire une opinion. Depuis plus de 25 ans maintenant, cette maladie et son corollaire pharmaceutique connu sous le nom de Ritalin, ont fait leur apparition en Amérique du Nord et pris d'assaut les milieux scolaires, les routines familiales du réveil au coucher, les étalages pharmaceutiques, les bureaux de médecin, les médias... Les opinions sur la question sont aussi diversifiées que le nombre de disciplines scientifiques qui se sont penchées sur la question, de lieux et d'acteurs touchés par cette maladie. Certains se scandalisent de la hausse fulgurante de prescriptions faites aux enfants, d'autres se diront soulagés de pouvoir mettre nom et intervention sur une situation problématique, d'autres encore diront qu'ils trouvent suspecte la hausse de diagnostics, certains désapprouvent la psychologisation d'un problème scolaire ou familial, etc. etc. On en parle et on en discute. Le dispositif de mise en parole, étudié par Michel Foucault dans ses travaux sur la sexualité semble prendre ses aises dans tout ce bavardage hyperactif.

Pendant que l'on discute, des identités se créent autour de l'acte psychologique. Les enfants, qui restent toujours au premier plan de la socialisation (Chombart de Lauwe, 1979), se voient affublés d'un diagnostic qui sera dans certains cas définitif : il ou elle est inattentif. Le cas du trouble de l'attention avec ou sans hyperactivité (TDAH) est plutôt intéressant, car il concerne le monde des représentations de la maladie mentale et donc de son pendant: la norme en santé mentale. Au Québec, pour plusieurs, l'enfance autrefois représentée par une image de la sage Yvette¹ est maintenant illustrée par le biais des étudiants un peu troublés de Virginie². Depuis une quinzaine d'années, les informations fusent de toutes parts prétendant aider à détecter, soigner ou prévenir cette maladie qui touche particulièrement la progéniture nord-américaine. L'enfant agité ou l'enfant lunatique devient suspect et le bon adulte apprend à s'interroger sur la santé du petit. Des programmes télévisuels aux discussions, en passant par les articles de journaux, le terme « hyperactivité » prend sa place petit à petit dans le langage commun du Québécois alors suspecté d'être malade, d'être non-conforme. Ce trouble qui décrit deux plages comportementales différentes se retrouve bien souvent résumé en une seule appellation. Le terme *hyperactivé* fait peu à peu sa marque dans l'imaginaire collectif québécois. En parallèle, l'hyperactivité apparaît dans le langage commun pour qualifier ce qui bouge beaucoup, trop : de la super-woman au curieux posant trop de questions à l'hyper-efficacité d'un nouveau bolide. L'hyperactivité devient simple épithète et ce, au détriment d'une utilisation psychopathologique du terme. L'hyperactivité épithète et l'hyperactivité trouble de la santé se confondent. Débats publics et discours d'experts arrivent en trombe pour « mieux » informer la population. Les différents discours traitant de l'hyperactivité deviennent alors intéressants par ce qu'ils nous disent symboliquement en utilisant ce terme. Ils parlent également d'un savoir dominant, un savoir *psy*. Mais, justement, que veut dire cette utilisation symbolique ? Pourquoi l'hyperactivité est-il un mot si facilement récupérable par l'individu contemporain ?

¹ Personnage d'un manuel scolaire destiné aux enfants du primaire au Québec jusque dans les années '70.

² Personnage de série télévisée des années 1990 et 2000 dont le personnage principal est une enseignante au Québec.

En fait, notre question de recherche porta sur l'influence du monde psychomédical sur l'apparition de ce terme dans les différentes couches de la société québécoise contemporaine. Nous formulâmes l'hypothèse que l'univers psychomédical, fort de son pouvoir symbolique, importa un de ses outils discursifs dans les autres sphères discursives de la société. Pour éprouver notre hypothèse, nous avons investigué du côté de la presse écrite québécoise pour y approfondir l'utilisation du terme *hyperactivité* dans un univers discursif touchant la population non-experte du sujet de la maladie. Nous avons donc voulu explorer les représentations, le poids symbolique, du terme *hyperactivité* dans les discours des différentes presses écrites québécoises et ce, au cours d'une durée de 8 ans. Dans ce mémoire, il sera alors tout d'abord présenté, dans le chapitre premier, le contexte historico-social dans lequel notre problématique aurait émergé, les différentes thématiques et concepts utilisés pour notre interprétation puis il sera présenté nos questions et hypothèses de recherche. Dans le second chapitre, nous nous pencherons sur les différentes étapes d'opérationnalisation et de méthodologies qui furent utilisées pour notre étude. Nous explorerons l'univers d'analyse qu'est le monde journalistique puis nous nous questionnerons sur le matériel de recherche informatique qui fut utilisé pour l'analyse discursive. Nous présenterons ensuite, dans le troisième chapitre, les résultats de notre analyse du discours. Les données exposées en 4 sous-classes seront présentées et décortiquées, puis, un premier travail de compréhension sera tenté en mettant en relation les différentes classes discursives entre elles et les reliant aux variables indépendantes préalablement choisies soit la date de publication, le type d'article et le type de journaux. L'interprétation des données se fera davantage, par contre, dans le chapitre IV. Les classes discursives seront alors interprétées en s'opposant l'une l'autre. Différents auteurs seront utilisés pour éclaircir l'interprétation des données, dont Michel Foucault et Pierre Bourdieu. Une discussion sera ensuite proposée, au chapitre V, sur les différentes interprétations proposées et leur validité propre. Le tout se terminant par une conclusion proposant un regard sur les différentes avenues qu'il serait possible d'explorer subséquentment. Si le sujet de l'hyperactivité est abondamment étudié dans les autres sciences (psychologie, pharmacologie, travail social, etc.), très peu d'études sociologiques se sont penchées sur la problématique de l'hyperactivité. Cette étude sera alors surtout de type exploratoire.

CHAPITRE I

HYPERACTIVITÉ : DISCOUR, NORME ET SYMBOLIQUE

1.1 Définitions des hyperactivités

Hyperactif. Mot simple. Il semble que pour l'occidental contemporain, ce petit terme a toujours existé. Oui, il ou elle bouge beaucoup. Surtout lui. Pourquoi ? Toutes les théories sont bonnes et chacun-unes tentent une réponse. Les différents médias informent sur la maladie, rapporte les études scientifiques faites sur la question. Les faits sont rapportés plus ou moins fidèlement ; peu importe. Le parent, l'enfant, le travailleur, la citoyenne se fait une image, une représentation de ce qu'est l'hyperactivité. Le terme, d'abord élaboré par la science, déborde de son sens concret et plonge dans l'abstrait. Le terme est concept, image, univers. Pour comprendre ce que ce terme peut vouloir dire, pour comprendre la représentation que l'on se fait de cette image, voyons tout d'abord les deux sens historiques que peut prendre ce terme.

1.1.1 Progression du trouble de l'attention avec ou sans hyperactivité

L'hyperactivité serait donc tout d'abord un trouble mental. Cette maladie de l'enfance est apparue en 1968 dans le DSM II sous l'appellation de *hyperkinetic reaction of childhood*. C'est en 1980, dans le DSM III, qu'on vit apparaître la maladie sous le titre de *trouble de l'attention avec ou sans hyperactivité*. Dans la dernière version du DSM de 1994, le DSM IV, le trouble est répertorié sous quatre catégories : de type mixte (inattention et hyperactivité), avec prédominance de l'inattention, avec prédominance de l'hyperactivité et les déficits de l'attention/hyperactif non spécifique (qui ne remplissent pas tous les critères).

Pour faire l'objet d'un diagnostic, il faut que l'enfant présente six des neuf symptômes décrits, que ce soit pour l'inattention ou l'hyperactivité³. Le diagnostic de cette maladie apparaît donc pour la première fois aux États-Unis dans le deuxième décan du vingtième siècle.

Les diagnostics européens, moins nombreux encore aujourd'hui en comparaison à l'Amérique du Nord (70% des cas sont présentement répertoriés en Amérique du Nord), se feront davantage en référence à la définition de l'Organisation mondiale de la Santé qui reprend, avec de légères modifications, celle de l'American Psychiatric Association. Il semble que 65 % des cas d'enfants atteints de trouble du déficit de l'attention/hyperactivité (TDAH) ont des comorbidités répertoriées dans le DSM (ex. trouble de conduite, désordre anxieux ou dépression) (Ibid).

Bien que la majorité des diagnostics posés le seront par des médecins généralistes en une seule rencontre (Comité de revue de l'utilisation des médicaments-CRUM-, 2003), le Collège des médecins et l'Ordre des psychologues du Québec conseillent un processus d'évaluation et de diagnostic en trois phases avec rencontre des parents, des éducateurs et l'observation directe avec l'enfant (et ce, grâce à certaines échelles prédéterminées). Aucun test physiologique n'est présentement disponible étant donné qu'aucune caractéristique physiologique n'est encore clairement associée au TDAH. Seules quelques différences neurologiques ont pu être trouvées chez les enfants atteints, mais ces différences restent encore discutées dans le monde médico-scientifique. L'évaluation ne se fait donc que par l'appréciation de comportements observables (Collège des médecins et Ordre des psychologues du Québec, 2001).

³ Critères diagnostics pour l'hyperactivité : (a) remue souvent les mains ou les pieds, ou se tortille sur son siège, (b) se lève souvent en classe ou dans d'autres situations où il est supposé rester assis, (c) souvent, court ou grimpe partout, dans des situations où cela est inapproprié, (d) a souvent du mal à se tenir tranquille dans les jeux ou les activités de loisir, (e) est souvent « sur la brèche » ou agit souvent comme s'il était « monté sur ressorts ». et (f) parle souvent trop (American Psychiatric Association, 1996).

En définitive, l'on reconnaît la maladie par l'analyse des comportements observés à l'aide d'une grille détaillée fournie avec le DSM et dont on assure la fiabilité (American Psychiatric Association, 1996). Le diagnostic est fiable, et diagnostic il y a depuis peu et dans un espace géographiquement restreint. En effet, si cette maladie n'existe officiellement que depuis à peine 25 ans, elle fait pourtant déjà partie de la vie de millions de jeunes. Au Québec, entre 1995 et 1999, le nombre d'enfants atteints de trouble de l'attention est passé de 2,1 % à 3,2 % (CRUM, 2003). Les spécialistes situent d'ailleurs maintenant le taux de prévalence de cette maladie entre 5 et 10 % (Canada, 2002).

En concomitance à cette hausse de diagnostics, apparaît une hausse d'ordonnances d'amphétamines prescrites pour atténuer les symptômes du trouble de l'attention (dans 90 %, on prescrira du méthylphénidate commercialisé sous le nom de Ritalin) (Conseil européen, 2003). Les coûts reliés à ces ordonnances grimpent, au Québec, en 1999, jusqu'à 1,6 million de dollars. Encore à cette époque, le Québec avait la plus faible consommation de médication. Par contre, la province de Québec, en 2001, arriva au troisième rang des provinces qui ont le plus recours à ce traitement, avec un peu plus de 14 comprimés (IMS Health Canada, 2004). C'est d'ailleurs au Québec qu'on observe la plus forte hausse (+108 %) au cours des dernières années. Au Canada, de 1997 à 2001, les consultations médicales pour le TDAH ont augmenté de près de 20 % et dans 64 % des consultations le traitement médicamenteux sera proposé (Ibid). Les enfants ne sont d'ailleurs plus les seuls à recevoir ce diagnostic et les adultes peuvent, eux aussi, recevoir à la fois l'étiquette TDAH et, bien souvent, la médication qui y est reliée. Enfants comme adultes sont alors médicamenteux. Si certains milieux optent davantage pour des thérapies psychologiques pour pallier au problème (CBS Radio-Canada, 1995), plusieurs milieux se rabattent essentiellement sur la prescription médicamenteuse (Lafortune, 2004). Le médicament, fort de son symbolisme et du lobbying pharmaceutique qui le soutient, prend de plus en plus de place et intervient dans la définition même de la *maladie*. Une explication à cette poussée de diagnostics sera cherchée dans plusieurs disciplines scientifiques : dysfonction neuronale mieux identifiée grâce aux progrès de la science (Gosselin, 2004), changement nutritionnel ou d'activité physique (O'Leary, 1984), sur-stimulation cognitive (Charest, 2005), disparition de l'autorité du père (Béraud, 2005), etc. Si plusieurs scientifiques tentent de

trouver la cause de cette maladie, très peu d'analyses sociologiques ont été faites pour comprendre comment des sociétés pouvaient maintenant faire face à un tel fléau. Faut-il voir celui-ci en tant que problème purement médical ou pouvons-nous nous questionner sur les processus sous-jacents à cette hausse de diagnostics ? Pourquoi est-ce en Amérique du Nord à la fin du vingtième siècle que cette maladie apparaît dans notre univers social ?

En effet, bien que les causes et même la définition de la maladie restent un débat chaud dans le monde scientifique, les prescriptions continuent d'être distribuées. Pendant que les enfants prennent la médication, l'idée biologisante de la maladie se répand. Un certain consensus implicite sur la médicalisation du trouble existe. Pourtant, certains faits épidémiologiques remettent en cause le bien-fondé de ce regard *biologisant*. En effet, cette thèse repose sur la croyance que cette maladie serait inscrite dans le code génétique. Il est par conséquent surprenant de constater de fortes différences épidémiologiques entre les pays⁴, entre les classes sociales⁵ et les années d'apparition de la maladie⁶. Ces disparités auraient davantage tendance à illustrer les différences d'injonctions d'une société ou d'une classe à l'autre que des manifestations d'un trouble bio-neuro-génétique. La vie humaine ne pouvant être anormale par défaut (Canguilhem, 1950), le comportement de l'enfant devra être évalué par rapport aux demandes de l'environnement. Le fait d'étiqueter un comportement comme maladif, de relier un état à des causes bio-psycho-sociales, serait donc une manière de montrer une incohérence problématique entre un comportement et une normativité sociale. Tout comme le vagabond d'autrefois, l'enfant TDAH d'aujourd'hui nous montre la distance à la norme (Foucault, 1972). En quelque sorte, le diagnostic est valide, car il décrit bien les comportements individuels non-acceptés par la société. La validité est donc davantage descriptive – comme le prétendent d'ailleurs les auteurs du DSM IV – que rattachée à une anomalie bio-neuro-génétique. Le psychopathologique montre bien

⁴ 70% des enfants atteints du TDAH habiteraient l'Amérique du Nord (Brizan, 2003).

⁵ Au Québec, de 1995 à 1999, chez les enfants de type prestataire d'assurance médicament, on a constaté une augmentation de la prévalence à 52,4 % (passant d'une prévalence de 2,1 % à 3,2 %) et chez les enfants de type adhérent, une hausse de prévalence 21,1 % (passant de 1,9 % à 2,3 %) (CRUM, 2003).

ce qui ne doit pas être, mais il reste à comprendre ce que la société montre de ce qui doit être.

1.1.2 L'autre hyperactivité

Le discours autour de l'hyperactivité est intéressant par ce qu'il nous dit sur le savoir dominant de la société québécoise qui analyse et donne un sens social aux comportements perçus comme perturbateurs. Ce savoir est passé par l'analyse psychiatrique pour apparaître à l'orée des conversations sociales les plus anodines. Que ce soit par les coupures de journaux ou par le bloc-notes de prescriptions pharmaceutiques du médecin, le terme hyperactivité est maintenant d'une popularité manifeste. L'hyperactivité devient synonyme de l'hyper-agitation, le cousin proche du TDAH. L'hyper-agitation n'est pas ici taxée de *maladie*, mais devient, à la limite, une caractéristique de la personnalité. En effet, cette expression est, en premier lieu, utilisée dans le langage commun comme qualificatif d'une expérience d'hyper-agitation ou de sous-agitation. L'on taxe donc tel artiste ou tel travailleur d'hyperactif. Par exemple, un employé sera qualifié d'hyperactif parce qu'il est à même de régler plusieurs problèmes à la fois, qu'il agit sur plusieurs fronts. L'artiste hyperactif, lui, sera celui qui «dégage une belle énergie», qui produit beaucoup. Ces qualificatifs ne sont pas négatifs à priori et peuvent même démontrer une certaine admiration sociale. D'autres se verront qualifier d'inattentifs lors d'activités particulières comme la lecture ou la conduite automobile. Ainsi, certains étudiants se diront inattentifs en période d'examens, et ce, surtout s'ils ne réussissent pas à étudier pendant plusieurs heures d'affilée. L'hyperactivité n'est donc pas seulement un trouble de la santé mentale, mais est maintenant aussi reliée aux activités de la vie quotidienne. Cette utilisation populaire ne peut que montrer l'intérêt du terme pour qualifier le quotidien ou le vécu personnels. Pourquoi ce terme est-il si facilement transposable du monde médical au monde quotidien ? Que signifie l'utilisation de ce mot et pourquoi maintenant et ici ?

⁶ Au Québec, de 1991 à 1996, le nombre des ordonnances — et donc de diagnostics — a augmenté de plus de 400 % et dans le monde, de 600 % (Charles, 2000).

1.2 Éléments théoriques

1.2.1 Mythes et représentations de l'hyperactivité

Le TDAH est avant tout une maladie touchant l'enfant. Plusieurs débats ont lieu sur la place publique pour remettre en question la légitimité de la médicalisation des enfants. Tenants du pour et du contre se débattent au nom du bien de l'enfant. Ces débats et ces prises de position sont non seulement révélateurs de ce qui transparaît de la représentation respective de l'enfance, mais aussi des valeurs qui lui sont rattachées.

Les représentations, étant modulées par un ou plusieurs subjectif(s), déforment la compréhension du monde extérieur réel, véridique, et amènent l'humain à croire en ses représentations plutôt que de développer un savoir exact de la réalité (Bronner, 2003). Comme le montra Gérard Bronner, les croyances permettraient à l'humain de se représenter ce qu'il ne peut comprendre. En effet, l'humain ne peut tout comprendre ce qui l'entoure, ne peut pas analyser tous les *stimuli* qui le touchent, étant donné leur grande quantité autant interne qu'externe. L'individu a alors parfois besoin de s'en remettre à la compréhension d'autrui ou à des représentations mythiques pour s'expliquer le monde. Ce mécanisme psychique nous permet une certaine rapidité d'analyse perceptuelle et, par le fait même, laisse un plus grand espace psychique à l'individu. Ce mécanisme, s'il est bien commode au niveau de l'économie psychique, construit notre interprétation de la réalité. C'est pourquoi il convient de se demander comment ce mécanisme est lui-même construit, pour pouvoir porter un regard sur notre propre perception.

Ainsi, la perception, l'acquisition de savoir, se constituerait de plusieurs étapes où la sélection des *stimuli* pertinents se ferait par des schèmes préétablis. Par contre, si la psychologie a souvent utilisé un modèle individuel de mécanisme perceptuel, nous utiliserons ici, un modèle plus ouvert à la complexité de l'individu vivant dans un contexte social. En effet, la psychologie cognitive a souvent utilisé un modèle de type stimuli-médiation-information-processus-perception se déroulant dans et par l'individu. Un autre modèle est

possible. En fait, Buhler (1982) a construit un modèle où le savoir est co-construit par la société, l'individu et l'objet concerné (voir fig. 1.1).

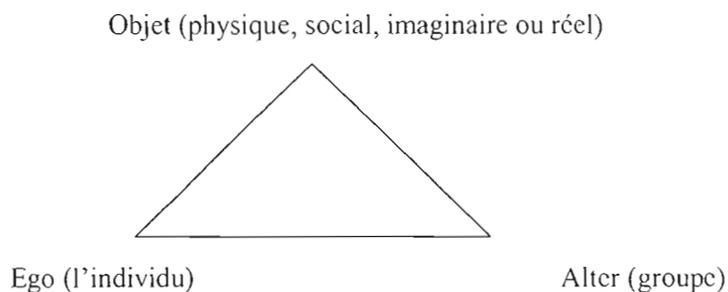


Figure 1.1 Tiercéité

Une représentation d'un objet ou d'une situation découlerait d'une construction à la fois de l'individu et de son expérience personnelle, de l'Alter (groupe, sous-groupe, connaissance culturelle, etc.) et de l'objet dans sa complexité locale. Le savoir et ses représentations seraient partis intégrante d'un sens social *et* de l'expérience individuelle (Markova, 2002).

Ainsi, la représentation de l'enfant est, elle, un excellent test projectif de l'individu se servant de la représentation, mais aussi, ou surtout, du système de valeurs et des aspirations d'une société à laquelle l'individu appartient (Chombart de Lauwe, 1979). Les images de l'enfant présentes dans la littérature montrent une identification des adultes aux personnages, aux différentes personnalités et aux conditions de vie. L'adulte s'identifie à l'enfant. La littérature a exagéré et parfois caricaturé l'image de l'enfant, mais elle a souvent créé des modèles de comportements utilisables et utilisés :

La manière de percevoir et de penser l'enfant influe sur ses conditions de vie, sur statut et sur les comportements des adultes à son égard. Dans une société donnée, les idées et les images relatives à l'enfant...s'organisent en représentations collectives, qui forment un système à niveau multiple (Chombart de Lauwe, 1979, p.11).

La banalité des personnages ne l'est que dans une société donnée, à un moment donné. Chaque époque ou société regarde ses images et croit que les traits de ses personnages sont fixés naturellement à l'époque de l'enfant. Cette altérité perçue chez l'enfant, vis-à-vis l'adulte, est très chargée émotionnellement, car celui-ci y retrouve une ancienne forme du Moi qu'il regrette souvent. L'autre, l'altérité, peut être soit le mal, soit le complément. L'adulte se tourne vers l'enfance pour échapper à ses rôles et pouvoir ainsi renaître : un mythe naît à l'intérieur d'une nouvelle tiercéité. L'enfant, en Occident, est un individu en devenir, un futur citoyen (Lüküslü, 2004). L'enfance réelle et l'enfance idéalisée ne sont souvent pas les mêmes et déception sur la réalité s'ensuit. L'on souhaite un enfant comme l'on voudrait l'avoir été. Le contemporain *égalitariste*, qui n'est plus habitué à faire face à l'altérité, se trouve alors confronté à cet individu différent de par son statut d'âge et donc, d'expérience de vie.

La notion de mythe s'avère très importante au moment où on cherche la signification et la genèse des représentations de l'hyperactivité et de son pouvoir en tant que produit linguistique. La mythisation, le langage mythique, est une symbolisation de l'enfant qui est déréalisé, essentialisé, et inséré dans un système de valeurs dont il forme le centre. Le mythe est un métalangage construit autour d'un langage-objet. Ainsi, comme le dit Sigmund Freud : « L'importance des souvenirs d'enfance dans la vie des auteurs découle en dernier lieu de l'hypothèse d'après laquelle l'œuvre littéraire, tout comme le rêve diurne, serait une continuation et une substitution des jeux enfantins d'autrefois » (Freud, 1913). Les images dans les différents médias écrits représentant les enfants hyperactifs comme étant un jeune garçon blanc et de classe moyenne. L'enfant représente donc la classe la plus moyenne, la plus représentée. Les jeunes filles et les adultes sont complètement absents de la représentation comme si le terme ne pouvait être campé que par un modèle jeune-mâle : l'hyperactivité serait un trait de l'homme en devenir ? Lorsque l'image n'est pas une simple photo, dans la plupart des cas, il y a une représentation du petit Denis La Malice ou de Tom Sawyers. L'enfant est espiègle, ingénieux et il est impossible de le contrôler (Schmitz et all., 2003). Les images de l'enfance ont donc beaucoup fluctué au cours des derniers siècles pour en venir à une image d'enfance dangereuse et suspecte, car non contrôlée.

Le premier signifié de l'hyperactivité en tant que signifiant d'une maladie est donc connoté de façon négative et représente un différend potentiellement dangereux qui demande à être géré. Pour ce qui est de la signification du terme hyperactivité en tant que qualificatif social, aucune étude connue ne traite ce sujet.

1.2.2 Systèmes discursifs

Ensuite, le terme hyperactivité ne peut exister par et pour lui-même. Ce terme fait parti de tout un système discursif. On en parle comment et où? Dans ce mémoire, il sera d'abord question d'analyse de médias de la presse écrite⁷. En effet, nous nous concentrerons sur la représentation de l'hyperactivité présente dans la presse québécoise. Tirant son appellation de la machine qui la fit naître, la presse est le plus ancien des médias. Sous le sceau de l'interdiction sous le Régime français, la presse n'apparut au Québec qu'après la Conquête. Les premiers quotidiens québécois, des journaux de combat, étaient voués à diverses causes sociales ou politiques : le journal *La Gazette de Québec* était bilingue et utilisé pour publier les ordonnances et idées anglaises, et le journal *La Gazette de Montréal* défendait plutôt l'enseignement public laïc. Ce n'est qu'au début du vingtième siècle que la presse dite populaire, à grand tirage, apparut comme par exemple : *Le Soleil*, *L'Action Catholique*, *La Presse*, *Le Devoir*, etc. Avec les grandes périodes de censure que vécut la presse québécoise durant les deux Grandes guerres, la Révolution tranquille et vivant avec la récente concentration de la propriété des médias canadiens, les médias de la presse écrite glissèrent lentement des grands débats sociaux vers un type d'informations plus diversifiées (LeBlanc, 2003). Maintenant, les médias parlent de tout et s'intéressent à toutes les sphères sociales. Que signifie alors prendre la parole ? Avant de nous plonger dans la recherche de la signification de cette épidémie d'hyperactivités, il faut alors, dans un premier temps, nous demander ce qu'est un discours, ce qu'est la prise de parole.

⁷ Le média sera ici vu comme étant «...d'abord et avant tout un moyen – un outil, une technique, un intermédiaire – qui permet aux hommes de s'exprimer et de communiquer à autrui cette expression, quel qu'en soit l'objet ou la forme » (Balle, 2004, p.3).

En premier lieu, selon Saussure, la langue serait un système de signes « c'est-à-dire d'unités à double face : tout signe associe un signifiant (une image acoustique) et un signifié (un concept) » (Caron, 1989). Un signe, dans une langue, ne prendrait sa valeur que par rapport à sa différence avec les autres signes de la langue. En deuxième lieu, le linguiste Noam Chomsky définit la langue comme une formulation d'un ensemble fini de règles formelles permettant d'engendrer toutes les phrases correctes de cette langue, et seulement celles-ci (Ibid). Pierre Bourdieu se plaça, en quelque sorte, en opposition avec cette dernière vision de ce qu'est la langue en différenciant les codes grammaticaux d'avec l'usage social d'une langue. Selon lui, il y aurait distinction fondamentale entre la langue et sa réalisation dans la parole. Pour lui, toutes les relations linguistiques ont un rapport symbolique au pouvoir qui s'y actualise (Bourdieu, 1992). La parole a donc sa propre historicité et son propre rapport au pouvoir sur le *marché* des *biens* linguistiques (Ibid). La parole n'est donc que dans un rapport social, elle n'est pas qu'un alignement de règles grammaticales. Ainsi, le discours ne pourra pas être compris comme un simple ensemble de mots, mais bien comme étant porteur d'une unité de sens symbolique :

Un discours n'est pas une simple collection d'énoncés; il possède une unité, qui peut se caractériser de trois façons :

- considéré dans sa totalité, le discours comporte une *organisation* : il est constitué d'un ensemble d'éléments hiérarchisés et ordonnés (plus ou moins strictement); on peut en dégager le plan, en faire un résumé, lui donner un titre, etc.
- en tant que processus se déroulant dans le temps, le discours comporte une *cohésion* : chaque énoncé nouveau comporte certaines relations avec ceux qui le précèdent et ceux qui le suivent, permettant son intégration dans une progression continue;
- enfin, en tant qu'activité, un discours est *orienté* : il vise à réaliser un certain but, à exercer une certaine action sur l'auditeur (LeBlanc, 1989, p.201).

Un discours est donc un tout cohérent organisé et orienté. En ce sens, Pierre Bourdieu considère que c'est dans la relation avec le *marché* linguistique que s'opère la détermination de la signification du discours stylistiquement caractérisé (caractérisé par l'écart individuel de l'émetteur par rapport à des normes dont celle de la classe sociale ou le genre) (Bourdieu, 1982). En effet, la signification du discours dépendra de la force symbolique de celui qui

émet le *produit* linguistique et du récepteur qui devra produire une perception du message selon son expérience singulière et collective (Ibid). Sur ce *marché*, certains pourront avoir le monopole du pouvoir symbolique comme celui qu'exercent les politiciens ou les religieux qui peuvent parler en faveur de leurs disciples tout en parlant en leur nom (Bourdieu, 1992). Le pouvoir symbolique du discours est un pouvoir de constituer le donné en l'énonçant, d'agir sur le monde en agissant sur la représentation de ce même monde (Ibid). Ainsi, certains noms communs reçoivent des significations différentes. Un mot pourra alors détenir plusieurs sens. Celui qui reçoit le message peut se l'arroger à bon escient et celui qui émet embrasse une pléiade de représentations dispersées dans plusieurs sphères de la société.

Selon Bourdieu, la science n'est pas étrangère à ce procédé. Les discours scientifiques peuvent eux aussi prendre leur force par la polysémie des mots utilisés : « ... les éléments de la rhétorique de la scientificité qui, outre qu'ils attestent une scientificité d'intention, contribuent à l'efficacité spécifique de la mythologie scientifique » (Bourdieu, 1982, p.229). Le discours entourant l'hyperactivité se trouve donc forcément à l'intérieur d'un *marché linguistique* ayant sa propre histoire et sa propre autorité. Il est clair que ce mot est apparu sur le *marché central* tout d'abord par la porte de la scientificité. Est-il possible de caractériser le terme hyperactivité de polysémique ? Est-ce cette caractéristique qui lui confère sa grande valeur sur le marché ? Pierre Bourdieu, encore une fois, considère que les discours savants peuvent tenir leur force de la correspondance cachée entre les structures d'espaces sociaux où ils sont produits et la structure du champ de la classe réceptrice :

L'homologie entre les oppositions constitutives des champs spécialisés et le champ des classes sociales est un principe d'une amphibologie essentielle qui se voit particulièrement lorsque, en se diffusant hors du champ restreint, les discours ésotériques subissent une sorte d'universalisation automatique, cessant d'être seulement des propos de dominants ou de dominés au sein d'un champ spécifique pour devenir des propos valables pour tous les dominants ou tous les dominés (Ibid, pp.19-20).

Il pourra être intéressant, dans ce mémoire, de se pencher sur les structures respectives des champs émetteurs et récepteurs pour tenter de trouver des ressemblances structurelles entre les champs respectifs.

1.2.3 L'émergence d'une langue psy

Pour comprendre un discours, il peut alors être intéressant d'approcher le champ d'où le terme a émergé, soit, le monde psychomédical. Que connaissons-nous de ce champ émetteur? Les sciences de l'esprit, tant la psychiatrie que la psychologie, sont assez récentes dans l'histoire scientifique. Ces sciences auraient émergé pendant la modernité. Depuis le 18^e siècle, la définition de ce que l'on entend par *folie* et le rôle des intervenants qui la traitent ont beaucoup fluctué.

Comme nous l'apprend Michel Foucault, «le fou», au 18^e siècle, était une catégorie floue qui englobait beaucoup d'exclus. Ce sont les Quakers, en Angleterre, et Pinel, en France, qui furent les précurseurs de la psychiatrie moderne. Les Quakers *purifiaient* la nature de l'individu par une valorisation des citoyens (Foucault, 1972). Le développement de l'intervention *psy* est dû aux impératifs de la nouvelle classe bourgeoise dominante : « L'entreprise (...) s'inscrit exactement dans la grande réorganisation légale de l'assistance à la fin du XVIII^e siècle dans cette série de mesures par lesquelles l'État bourgeois invente, pour ses besoins propres, la bienfaisance privée » (Ibid, p.581). Ce *grand enfermement* passe par le sceau du corps médical qui émet alors les certificats d'internement adéquats. Le médecin se retrouve donc avec un pouvoir politique sur la santé mentale et ce, sans qu'une avancée médicale n'ait prouvé l'origine biologique des dits maux (Szasz, 1974). Le traitement s'appuie alors davantage sur la force symbolique du médecin pour guérir que sur une quelconque potion ou thérapie. En effet, c'est d'abord par son image prestigieuse et paternelle, et non pas grâce à un savoir scientifique spécifique, que le médecin traite. Ainsi, le médecin rend aux *fous* un rôle social plus approprié, moins problématique (Foucault, 1972).

Freud reprit ce pouvoir et l'amplifia dans la théorie psychanalytique pour en faire un tout, un système théorique sur esprit (Ibid). Le psychanalyste devient alors le modèle de perfection de l'homme social général (normal), sur lequel l'aliéné se norme au général par son entremise (Castel, 1973). La relation devient en elle-même soignante et donc, l'amélioration de la condition psychique ne peut passer que par l'augmentation du pouvoir du

psychanalytique. Freud aura non seulement récupéré le pouvoir asilaire, mais l'aura également étendu à la société, à la civilisation entière, en tant que tout égalant la somme de ses parties névrosées (voir Freud et *Totem et tabou*). La société, selon lui, fonctionne à la manière d'un individu et doit, elle aussi, s'étendre sur le divan. Le savoir psychanalytique est totalisant et le *psy* devient, par le fait même, expert universel : toute crise sociale venant de l'individu, le *psy* devient spécialiste du social (Castel, 1973). Comme le souligna Robert Castel : « Puisque toute négativité sociale exprime *la souffrance du lien qui unit les hommes*, c'est bien évidemment le spécialiste de la souffrance qui va venir se pencher sur ces cas. Peut-être, ce faisant, *libérera-t-il* une parole. Mais ce sera toujours une parole couchée » (Ibid, p.215).

Si, au début du 20^e siècle, la science psychiatrique voyait son importance décliner dans le monde médical à cause de son incapacité à définir et à relier clairement la maladie mentale à un dysfonctionnement physiologique, elle a aujourd'hui redoré son blason (Le Moigne, 2005). C'est avec l'arrivée des nouvelles découvertes neuropharmacologiques que la psychiatrie a pu regagner ses lettres de noblesse scientifique. Ainsi, parallèlement à ces avancées, la psychiatrie étatsunienne se vit obligée de définir plus avant la *maladie* (Ibid) et ce, sous les pressions des compagnies d'assurances privées et à cause de, entre autres, la préoccupation nationale croissante pour l'hygiène mentale issue de la crise économique de 1929 et de la fin de la Première Guerre Mondiale. De plus, le monde de l'intervention *psy* se trouvait, à l'époque, tourmenté par une guerre de légitimité entre professionnels. En effet, les groupes professionnels traditionnels comme les psychiatres (médecins) et les psychanalystes faisaient alors face à de nouveaux professionnels comme les psychologues et les « nouveaux psychiatres » qui s'étaient eux-mêmes baptisés les « jeunes tures » (Kirk et Kutchins, 1998). Ces nouveaux psychiatres, moins attachés à la tradition psychanalytique, se dirent mêmes athéoriques.

En ce sens, comme le diagnostic avait tendance à fluctuer selon l'origine théorique de l'intervenant, la fidélité scientifique commençait à poser problème au sein même du monde médical (Ibid). L'un des éléments qui contribue à résorber cette crise, à la fois politique et professionnelle, fut la rédaction par l'American Psychiatric Association (APA) du Manuel

diagnostique et statistique des troubles mentaux (DSM). La confection de ce manuel s'étala sur plusieurs années par de nombreux groupes de réflexion « démocratisés » à travers les États-Unis. Différents sous-groupes d'experts scientifiques se réunissent alors pour établir les maladies et leurs critères qui seraient à être intégrés dans le manuel. Ces différents rapports d'experts sont ensuite présentés lors d'assemblées des membres de l'APA et seront approuvés (ou réfutés) par des votes démocratiques. Bien que certains débats comme celui de l'homosexualité (à savoir si on devait la considérer comme une maladie mentale ou pas) furent houleux, la nouvelle génération de psychiatres fit son bout de chemin et réussit à mettre sur pied un référent unique à travers le pays en rassemblant les différents critères standardisés et objectivés de la maladie. L'on ne cherchera plus, à partir de ce moment, à connaître les *causes premières* de la maladie, mais bien les causes des symptômes. De ces critères, se dégage une logique du primat neurobiologique. En effet, ce sont plutôt les comportements observables seront pris en compte dans l'établissement du diagnostic au détriment des affects (Ibid). De manière imagée, on pourrait dire que le malade transpercé de critères objectifs, doit se taire et laisser son corps suivre la cadence. Une personne qui souffre a, en fait, un comportement non-conforme et cela est dû à un déséquilibre neurobiologique. Les professionnels en psychiatrie se voient donc justifiés par les critères diagnostiques qu'ils ont eux-mêmes définis dans le DSM. Les psychologues et psychothérapeutes ne pouvant lorgner du côté de l'expertise biomédicale (différentes lois protégeant les actes médicaux des psychiatres) ils récupérèrent, par contre, l'utilisation du DSM et cela, chacun selon l'influence de sa discipline et l'orientation qui lui était propre. La psyché, qu'elle soit psychologisée ou psychiatrisée, s'émiette en facteurs, traits, composantes distinctes et opérationnalisées (Otero, 2003).

Les humeurs, comportements et cognitions sont associés à un quelconque problème hormonal, neuronal ou, plus récemment, génétique. La souffrance psychique est non seulement traitée en thérapie, mais maintenant représentée comme produit des dysfonctions neurohormonales (Dantas, 2003). La psychologue Marilia Dantas considère d'ailleurs que :

[...] la psychiatrie biologique efface l'aspect essentiellement conflictuel et dramatique de la condition humaine, c'est-à-dire le fait que l'homme est l'unique réalité qui ne consiste pas tout simplement en un être, mais qui doit choisir la spécificité de son être et que ce choix peut lui proportionner des épisodes de bonheur ou de malheur (Ibid).

La bios devient sacrée et explique toute la nature humaine. Dans ce sens, les études de Schmitz et al. (2003) nous ont montré comment les causes génético-biologiques prennent la première place sur le parvis des explications et des analyses du TDAH. En effet, à la fin des années 1980 et au début des années 90, le discours biogénétique était peu présent, mais vers la fin des années 1990, les médias ont commencé à utiliser des métaphores scientifiques pour décrire les problèmes psychiques au nom d'une plus grande démocratisation du savoir médical. En ce sens, il a aussi été remarqué une concordance constante entre le nombre d'articles publiés au cours des années et l'augmentation des ventes de Ritalin (Ibid).

L'individu en santé se doit d'être compétent, autonome et proactif sous peine de recevoir des conseils de gestion appropriés (Otero, 2005). Le *psy* n'est donc plus là seulement pour aider les grands souffrants, mais pour aider à l'adaptation aux demandes de la société de l'individu *troublé*. En fait, la naissance de la psychiatrie a ses fondements dans la privatisation du soin, dans le refus du traitement par la grande collectivité et du respect de l'existence de l'individualité, de la différenciation. Le médecin, le psychanalyste ou le psychologue, de par leur position sociale, deviennent des figures de proue de la bourgeoisie moderne, donc symboles de réussite normative. Les valeurs de liberté et d'individualité de la bourgeoisie se trouvent de ce fait cautionnées par le prestigieux aval de la science *psy*.

La médecine psychiatrique crée donc une nouvelle grammaire, un nouveau savoir, pour décoder une réalité objective. Un problème de classe scolaire devient un problème de *gestion* des individualités. Si Pinel avait rencontré un enfant TDAH, il lui aurait probablement dit de tenir son rôle d'enfant obéissant aux indications des parents. Le *psy* d'aujourd'hui, lui, dira probablement qu'il doit trouver les ressources internes pour faire les choix qui lui sont le plus appropriés, soit de devenir responsable et obéissant. La normalisation tend vers le même but, mais la responsabilité est ailleurs, elle est en-soi. Le regard médical, lui, n'est plus institutionnalisé dans un lieu psychiatrique, mais dehors parmi nous : ici et là. L'individu ne

peut plus se positionner *par rapport à*, comme les fous de Goffman⁸, mais doit être sur ses gardes et se surveiller lui-même.

En ce sens, quel que soit le courant auquel s'inscrivent les intervenants psy (cognitifs, comportementaux, humanistes)⁹, ils partagent une certaine caractéristique commune qu'est la recherche de l'adaptation de l'individu à son milieu. L'adaptation, concept largement utilisé, permet un dressage aux valeurs modernes (autonomie, responsabilisation, spécificité) sans avoir à passer par une justification institutionnalisée. La grammaire psy ne serait là que pour répondre aux besoins du client (Ibid). Elle n'est donc pas responsable de la demande. Médicament et intervention *psy* se trouvent donc réunis dans l'expertise de l'adaptation :

Tant la complexité des neurosciences que la simplicité de la parole de l'accompagnateur thérapeutique se trouvent traversés par les tensions produites entre les règles de l'individualité contemporaine et le processus complexe de définition des multiples visages de l'inadaptation cognitive, comportementale, affective et sociale (Otero, 2005, p.6).

Michel Foucault notera que l'individu se retrouve avec une nouvelle pression articulée vers l'intérieur du corps, vers la psyché, l'âme (Foucault, 1976). Si le contrôle du corps social passe toujours par la discipline, les institutions deviennent davantage normalisantes que disciplinaires. La gouvernance de soi passe alors par une grille d'analyse, une classification (entre autres psychologique) (Foucault, 1981). Selon Danilo Marttucceli, nous assisterions à un glissement des formes de domination, à un élargissement du tableau d'expériences de domination (Marttucceli, 2004). Si la domination assujettissement est toujours présente, la contrainte à la responsabilisation, et à ses multiples formes d'injonctions (autonomie, indépendance, participation et authenticité) se font de plus en plus pressantes dans les

⁸ Voir *Asiles : études sur la condition sociale des malades mentaux*.

⁹ Bien sûr, dans chacun de ces champs, tourbillonne une pléiade de discours s'opposant ou se complétant. Le travail présent ne se penchera pas spécifiquement sur le discours scientifique entourant la question du trouble mental, mais bien sur ce que certains appelleront un vocabulaire *psy*, un nouveau code langagier renvoyant à la discipline psy qui décode la réalité selon une vision propre.

sociétés contemporaines. Les frontières de ce qui doit être et de ce qui est sain deviennent floues et la charge de la définition revient à l'individu qui doit en faire un *projet* de développement personnel. L'individu doit donc définir et trouver par lui-même les limites qu'il peut franchir. La réalité des différentes possibilités de réalisations personnelles selon les positions sociales se trouvent niées dans cette dévolution de la responsabilité de tout actes à l'individu lui-même. La responsabilité de sa propre constituante, et donc de sa santé mentale, revient à l'individu et à sa constituante première : son propre corps. Du gène aux neurones puis aux hormones, tout devient responsable de l'humeur et des comportements individuels. Certains voient dans la *biologisation*¹⁰ du corps (très présente dans le monde de la psychiatrie contemporaine) une manière de sur-responsabiliser la réussite sociale et individuelle de *l'individu par excès* (pour reprendre le terme de Robert Castel) (Cohen, 2001). Ainsi, l'intervention *psy* d'appropriation individuelle de la *maladie* de l'hyperactivité nie-t-elle les conditions de possibilités des enfants ? L'analyse des causes biopsychologiques du trouble fait-elle partie d'une dévolution de la responsabilité en tant que mécanisme d'inscription subjective de la domination contemporaine ?

Sur la place publique, le terme maladie mentale fait d'ailleurs place à celui de santé mentale (Otero, 2005). Tous sont concernés par une analyse *psy* et doivent porter le poids de ce qu'ils doivent être. La nouvelle règle sociale veut qu'on trouve soi-même la réponse à la question « comment dois-je me comporter ? ». Que le terme *hyperactivité* soit utilisé de façon psychiatrique ou en tant que qualificatif, peut-on le considérer comme un nouveau terme pour calibrer le comportement dit normal ? Une nouvelle frontière sémantique qui sépare le bon comportement du mauvais ? La santé, comme la maladie, permet de délimiter la norme. Le discours sur l'hyperactivité parle donc d'une nouvelle normalité de l'individu moderne¹¹. Les normes sociales, les définitions de ce que sont la maladie mentale et la déviance sont des constructions sociales qui interagissent autour de ce phénomène social.

¹⁰ L'utilisation du terme *biologisation* sera discuté plus loin. En effet, il serait préférable ici de parler de *zoèlogisation*, mais cette conceptualisation sera expliquée plus loin.

¹¹ Bien que l'expression *santé mentale* soit de plus en plus utilisée, nous utiliserons, pour le présent mémoire, l'expression *maladie mentale*. En effet, l'hyperactivité étant un trouble répertorié dans le DSM IV, nous considérons que notre thématique à l'étude est davantage orientée vers la maladie que vers la santé.

Une meilleure compréhension de ces constructions pourra nous permettre d'être plus à même d'avancer une compréhension du phénomène.

1.3 Questions et hypothèses de recherche

En premier lieu, étant donné que peu d'études sociologiques se sont encore penchées sur les phénomènes que sont l'apparition et l'ascension fulgurante dans la quotidienneté québécoise de l'hyperactivité, ce mémoire en permettra une première exploration. En effet, beaucoup d'études en sciences médicales et psychologiques ont jusqu'à ce jour problématisé l'hyperactivité, mais très peu de textes sociologiques portent sur ce phénomène et sa signification et ce, en dehors des réflexions sur la recherche des causes et traitements biopsychosociaux (ex. Kean, 2005; Mitchell, 2003; Shmiz et al., 2003; Rafalovich, 2001; Oliverio, 1998). De plus, si plusieurs se penchent sur la nature du phénomène de la dépression, nous croyons notre objet différent par sa nature et donc par son symbolisme propre. Les différentes interrogations que nous avons sont donc de type exploratoires et tentent de faire émerger une meilleure compréhension sociologique de la présence du phénomène qu'est l'hyperactivité dans les différentes sphères sociales.

Ainsi, une maladie est récemment apparue en Amérique du Nord et un nouveau mot y fut associé. Avec la création de ce terme, différents discours se sont organisés. Pourquoi on a tant parlé d'hyperactivité? Pourquoi en ce moment? Suivant les résultats de l'étude effectuée par Schmitz et al. (2003) où fut montré que le nombre d'articles traitant de TDAH avec un visuel intéressant influence le contenu même des articles, nous sommes en droit de nous demander si la soudaine explosion du nombre de diagnostics du trouble de l'attention (avec ou sans hyperactivité) a une incidence sur le contenu des articles. Ce trouble mental tout d'abord répertorié chez l'enfant prend en effet de plus en plus d'importance dans la société québécoise et cela à plusieurs niveaux. Le nombre de diagnostics augmente d'année en année autant chez les enfants que maintenant chez les adultes. À partir de ces diagnostics s'ensuit presque automatiquement une réponse pharmaceutique. Ce trouble prend donc une place importante dans les bureaux de médecins, mais aussi dans notre quotidien. L'enfance, touchée par un nouveau fléau, n'est pas seulement une période de vie, mais aussi l'espace

projectif des aspirations et craintes de la société des adultes. Ainsi, s'il a été constaté une hausse de diagnostics d'hyperactivité, il est possible de croire qu'elle sera associée à une hausse d'articles traitant de la question. Nous nous demanderons s'il est possible d'associer cet accroissement quantitatif de diagnostics avec une évolution qualitative des discours. La représentation de la maladie sera-t-elle différente d'une année à l'autre ? Une plus grande présence de la maladie dans le quotidien change-t-elle l'image que l'on se fait de la maladie, de l'hyperactivité ?

Ensuite, si le type d'imagerie présent dans un article peut changer la représentation d'une maladie, est-ce que, ici, le type de journal ou le type d'articles traitant de l'hyperactivité a une influence sur le contenu des articles ? En effet, un éditorial et un texte de vulgarisation scientifique n'ont pas la même *vocation*. L'un est d'opinion et l'autre est de type informatif. De même, un magazine féminin à grand tirage (ex. Châtelaine) n'a pas le même public, les mêmes visées qu'un journal quotidien. Ces différents univers auront-ils une vision différente de l'hyperactivité ? Étant donné que les presses font partie de différents univers sociaux, allons-nous constater une différence quant au contenu discursif traitant de l'hyperactivité ? Le groupe média, en tant qu'acteur social distinct, joue-t-il un rôle dans l'utilisation du terme ? L'on pourrait penser que certaines *valeurs* de cette classe transparaissent dans son traitement. Si c'est le cas, nous pouvons faire l'hypothèse que nous pourrions observer un lien entre certains types de discours et leur origine journalistique.

Dans le même ordre d'idée, suivant la théorie du marché linguistique de Bourdieu, nous pouvons nous questionner sur l'influence de l'émetteur du terme, soit pour ainsi dire la sphère du biomédicale. Il est certain que cette sphère est hétérogène et que plusieurs groupes y disputent un espace de légitimité, mais justement est-ce que cette lutte influence le contenu symbolique du terme ? Le TDAH est un trouble souvent relié à une dysfonction neuronale et donc à une certaine conception du corps atomisé à sa fonction génétique la plus élémentaire. Les médicaments associés à ce trouble, comme le Ritalin, régulent alors un corps machinisé : A (molécule pharmaceutique) devant agir sur B (neurone) pour avoir le résultat X (le comportement accepté). La parole et l'humeur de l'individu comptent pour peu dans ce calcul biomécanique. Ce mémoire, par sa tentative de mieux comprendre les univers

discursifs de l'hyperactivité, pourra donc éclairer, du même coup, la prégnance symbolique de l'univers conceptuel biomédical. Nous pouvons alors nous demander si l'origine du terme *hyperactivité* venant de la sphère biomédicale et qui est aux prises avec ses propres luttes de légitimité, influence, se transpose, dans son utilisation quotidienne ? Lorsque l'on parle d'hyperactivité, parlons-nous le langage biomédical ? Reproduisons-nous le champ biopsychologique ? Nous avons vu les différents enjeux du *monde psy* et du *monde médical*, l'hyperactivité est-il le nouveau terrain d'affrontement ? L'emprunt du terme hyperactivité par les autres sphères sociales se traduit-il par une transmission de sens entre les divers univers ou n'est-ce qu'un emprunt découlant d'un besoin de nommer une nouvelle réalité sociale ? Nous faisons l'hypothèse que le terme hyperactivité, qu'il soit utilisé comme terme médical ou comme qualificatif, aura le même contenu symbolique étant donné l'influence symbolique du champ créateur, le champ biomédical.

CHAPITRE II

ÉTAPES D'OPÉRATIONNALISATION ET MÉTHODOLOGIE

2.1 Univers d'analyse

La question de la signification de l'utilisation du terme hyperactivité est large et demanderait une étude approfondie des multiples considérations à la fois historiques, linguistiques, psychosociales et même économiques. Dans cette recherche, nous avons choisi de porter notre regard sur le discours journalistique touchant le terme d'hyperactivité. Il aurait été possible d'analyser d'autres univers discursifs (ex. documentation grise), mais l'univers journalistique pourra nous permettre d'investiguer et d'explorer un discours populaire (sens commun) et non pas celui de la science ou des autorités (gouvernementales, pharmaceutiques, etc.). Cette analyse traitera uniquement du discours québécois pour ainsi faciliter le traitement linguistique (anglais / français), historique et politique. De plus, des textes de 1997 à 2005 ont été sélectionnés pour permettre une analyse longitudinale des discours et ce, à partir du moment où le terme commence significativement à être utilisé, soit en 1997, avec 35 articles utilisant ce terme dans l'année¹². Nous investiguerons donc le discours journalistique québécois de 1997 à 2005 pour tenter de répondre à notre question et atteindre nos objectifs de recherche.

¹² Il nous a été impossible de vérifier plus avant la concordance entre le nombre réel d'articles publiés par les différents périodiques avant 1997 et le nombre d'articles disponibles dans la banque d'articles Bibliobranché. Il est possible que la banque ne soit pas complète avant cette date.

2.2 Matériau de recherche et segment d'analyse

Le mémoire proposé sera une première réflexion à caractère exploratoire. Il s'agit d'étudier une première analyse de représentations discursives autour de l'hyperactivité. Il faudra donc dégager une certaine nomenclature des grands champs de discours et en comprendre les interactions, ce qui permettra de mieux comprendre, plus loin, dans quelles réalités sociales ce terme a crû et où il a subi les influences qui ont occasionné cette fulgurante croissance dans le parler quotidien. Nous avons choisi une analyse de textes journalistiques, car il nous apparaît pertinent d'y retrouver un contenu correspondant aux thématiques soulevées précédemment. Les médias sont une source intéressante de construction des représentations sociales, car ceux-ci influencent aisément la perception des individus (Nelson, 1997). Les médias montrent donc une image, une représentation de ce qu'est l'hyperactivité, de ce qu'est l'individu contemporain.

2.2.1 L'analyse textuelle statistique

Notre étude constituera une analyse de discours. Pour ce faire, nous avons choisi d'utiliser une méthode d'analyse statistique dite textuelle. Les origines de la statistique textuelle remontent au début des années 60. Deux grands courants cohabitent: la statistique lexicale, fondée par Charles Muller et l'analyse statistique des données linguistiques ou textuelles inventée et soutenue par Jean-Paul Benzécri (Beaudouin, 2000). Les deux approches possiblement complémentaires n'ont pas la même fonction. L'approche de la statistique lexicale est née avec Charles Muller qui, s'intéressant à l'analyse de textes de Corneil, mit sur pied un logiciel lexicométrique (Muller, 1967). Muller avait comme hypothèse de départ que les informations linguistiques d'un texte pouvaient être considérées comme échantillon représentatif du corpus en entier. Il comparait donc des données observées avec des données théoriques issues du corpus en entier (d_o/d_t). Ce procédé permet d'obtenir une fréquence des mots significativement les plus ou les moins présents dans chaque sous-partie du corpus. Les recherches utilisant le procédé d'analyse statistique lexicale ont surtout porté sur la richesse et les changements évolutifs de la langue. Ne traitant

pas directement de la nature des textes journalistiques, cette approche fut mise de côté dans l'analyse des données de cette recherche.

Par contre, la statistique textuelle, développée par Jean-Paul Benzécri et inspirée par les travaux de Zellig Harris, est issue de l'analyse de données multidimensionnelles et factorielles d'abord développée en psychologie (Martin, 2000). L'approche de la statistique textuelle prend donc ses origines dans ce nouveau courant mathématique et par les travaux d'Harris traitant de l'approche distributionnelle. Cette dernière consiste à analyser la distribution interne d'un discours pour ainsi renseigner sur certaines corrélations entre la langue et d'autres formes de comportements (Harris, 1953). En fait, selon Harris, l'organisation interne des éléments d'un discours mémoriserait par sa forme même des processus externes qui ont conduit à sa production (Reinert, 1998). Jean-Paul Benzécri reprit le flambeau et appliqua cette modélisation sous forme de tableau ayant comme ambition d'utiliser l'outil de recherche développé en psychologie pour l'appliquer en linguistique.

L'analyse d'un corpus prend la forme d'un tableau de données où la signification de cette modélisation passe par la division des termes en *sujets* et en *prédicats*. Ainsi, dans la proposition, par exemple, « le chat miaule », « chat » est ici le sujet, il est la trace de l'acte en tant qu'intégré à une situation. Le prédicat serait alors « miaule », car il est la trace de l'usage, de l'hypothèse, de l'énonciateur (Reinert, 1999). L'analyse consistera ici en la mise en place d'un tableau à double entrée avec, en lignes, les différents sujets et en colonnes les différents prédicats. Le tableau montre les différentes fréquences donnant la probabilité de retrouver le prédicat Y dans le monde, l'univers, du sujet X. Les propositions étant traitées de manière non ordonnée, elles peuvent donc être analysées de façon indépendante. L'analyse factorielle des correspondances permet une représentation sous forme de tableau de la forme même du corpus. C'est donc ici par la jonction entre un sujet et un prédicat qu'une proposition peut être jugée vraisemblable ou fausse. Le lien entre les deux éléments se crée par la logique de la proposition (Ibid). Un fait, pour Benzécri, n'est pas en lui-même, mais en relation avec un espace logique (tout le discours). La proposition peut ici être vue comme un reflet du dit corpus.

Max Reinert, créateur du logiciel ALCESTE utilisé dans l'analyse textuelle statistique de cette étude, se fit l'intermédiaire entre la modélisation de Benzécri et la pensée de Charles Sanders Peirce à l'origine de la sémiotique et de la pragmatique. Pour Peirce, la vérification du jugement sujet-prédicat doit se comprendre dans une série de « sémioses ». Un phénomène est alors reconnu par trois phases : la *priméité* (le premier sens reconnu, la sensation de), la *tiércéité* (la signification ou la représentation de) puis la *secondéité* (le sens comme mouvement dynamique, comme acte, comme construction de quelque chose). Le fait de parler d'une proposition, pour Peirce, est une prise de distance devant la réalité, un acte qui relie le sujet au prédicat se construisant, un dans l'autre, en mouvement constant (Peirce, 1987).

Dans cette foulée, Reinert transforma la notion de proposition de Benzécri pour en arriver à l'utilisation de l'énoncé (voir Reinert, 1993) qui fait davantage place au flou du mouvement de construction de la signification d'un phénomène. Ensuite, il relativisa la distinction sujet-prédicat pour en faire deux types de mots : les mots pleins (qui donnent l'information associée à l'usage d'une notion ou concept) et les mots vides (qui relient les notions ou concepts à un espace pragmatico-logique particulier) (Reinert, 1998). Le fondement, ce que Benzécri identifiait comme étant le prédicat, est une hypothèse à expérimenter, et l'énoncé est une trace d'acte. L'énoncé-acte amalgame justement, en une même trace, l'objet dont on parle et l'individu qui le montre. Reinert fait donc passer la modélisation du discours de Benzécri sujet-prédicat à une modélisation du discours de type énoncé-occurrence-fondements. Le fondement, appelé par Reinert « fondement topique », s'appréhende par la présence successive de mots pleins qui ont pour effet de créer une cohérence de sens par leur seule présence, ils donnent un indice sur le « ce qui est dit » (Ibid). L'accumulation de termes crée une isotopie de lieu, un arrière-plan créant la compréhension lors de la transmission de signifiants. Le sujet, par ses énoncés, introduit une trace référentielle, une cohérence interne à son vocabulaire. Une logique locale se crée alors et l'analyse statistique permet de dégager objectivement le point de vue du sujet :

[...] l'ordinateur, insensible aux espérances comme aux préjugés du chercheur, procède sur la base ample et solide de faits définis et acceptés d'abord dans leur ensemble, puis dénombrés et ordonnés suivant un programme qui, parce qu'il ne sait pas comprendre, ne sait pas non plus mentir (Benzécri, 1968, p.24).

Deux types d'unités sont au cœur des énoncés : les lexèmes (qui sont porteurs du fondement topique) et les morphèmes (qui sont la mise en forme logico-sémantique). La modélisation proposée par Reinert se transpose donc en un tableau à double entrée avec en colonnes les mots pleins (jouant le rôle de prédicat) et en lignes, les énoncés. La jonction mots pleins-énoncés se comprend comme étant la probabilité que les mots pleins soient reliés au monde de l'énoncé. C'est ainsi que Reinert tente de cartographier les fondements topiques. Le fait de les cartographier sépare du lieu et des échanges et permet de faire émerger le discours autour de l'objet. S'inspirant de la pensée de Bourdieu, Reinert considère le discours comme étant une trace d'habitus structurés en système de lieux non définissables. C'est la recherche de ces lieux que nous nous proposons de faire ici par la chasse statisticienne de l'analyse factorielle des correspondances.

2.2.2 Analyse de discours au moyen du logiciel ALCESTE

L'analyse textuelle statistique qui sera effectuée dans ce mémoire propose une approche heuristique ou exploratrice qui met en lumière la structure des données (Brugidou et Labbé, 2000). Étant donné que peu d'études sur la représentation du terme de l'hyperactivité et de son utilisation dans la société sont disponibles, la présente étude se penchera davantage sur une analyse exploratrice de la représentation de l'*hyperactivité*. La méthodologie privilégiée fera donc partie de l'approche textuelle et utilisera le logiciel ALCESTE comme outil d'analyse.

Le logiciel ALCESTE (Analyse des Lexèmes Cooccurrents dans les Énoncés Simples d'un Texte) fut conçu par le laboratoire du CNRS avec le soutien de l'ANVAR et adapté par la société IMAGE (société spécialisée en mathématiques appliquées et en développement de logiciels scientifiques) (Beaudoin, 2000). L'objectif des inventeurs est d'obtenir un premier classement statistique des énoncés simples du corpus étudié en fonction de la distribution des

mots dans ces énoncés et ceci, afin d'en dégager les mots les plus caractéristiques. ALCESTE fonctionne donc par une classification descendante hiérarchique qui consiste à fractionner successivement le texte, de repérer les oppositions les plus fortes du texte et d'en extraire les énoncés les plus représentatifs (Image, 2006). Dans un premier temps, le logiciel effectuera une analyse du vocabulaire du texte pour en dénombrer les mots et les découper en racines (exemple : enseignement, enseigner, enseigné ou enseignant seront réduits à *enseign**). Les textes sont alors segmentés en unités de contexte élémentaire (UCE) de taille homogène, mais de longueur variable (suivant la ponctuation). La stabilité de la représentation des unités naturelles (exemple : la logique d'un article) est assurée par le découpage naturel du texte. De par ce découpage, il y a possibilité de création d'un dictionnaire lexical du corpus.

Dans un second temps, il y aura classification des oppositions les plus fortes entre les mots et en seront extraites des classes d'énoncés. Dans chaque classe, une mesure de χ^2 ¹³ permettra de montrer la force du lien entre les UCE et les phrases les plus significatives. De plus, les concordances des mots les plus caractéristiques seront disponibles. En fait, chaque UCE est décrite par les mots qu'elle contient. Plus précisément, par les mots tels qu'ils apparaissent, par les mots lemmatisés (réduits à leur racine), ou par les mots pleins lemmatisés. En somme, les UCE constituent les lignes du tableau d'analyse d'ALCESTE et les mots retenus forment les colonnes pour ainsi former une typologie des segments de textes.

L'ensemble des UCE est séparé de deux manières afin que les UCE de chaque classe soient les plus cohérents possibles en termes de vocabulaire et que les différences de contenu lexical soient maximales entre les classes. Chaque UCE sera classée dans une sphère selon sa stabilité référentielle et sa répétition dans la classe (sauf les UCE utilisant un vocabulaire trop marginal ou trop « à cheval » entre plusieurs classes). Chaque typologie est caractérisée, par l'ensemble du corpus, par une liste de mots pleins. Suite à ce découpage en classes, une

¹³ La statistique χ^2 , connue comme le test khi carré d'indépendance, permet de réaliser un test d'hypothèse sur l'absence ou l'existence d'une relation entre les variables dans la population d'où provient un échantillon et de calculer des mesures descriptives du degré d'association entre deux variables (Allaire, 1998, p.17).

analyse tri-croisée sera effectuée avec des variables signalétiques choisies par le chercheur (exemple : type de journaux ou année de parution) pour tenter de déceler des hypothétiques liens. Par exemple, si l'on prenait d'un côté des mots à retenir (TDAH, LeDevoir et 1997) et qu'on les croiserait avec des UCE du corpus, l'on pourrait imaginer le tableau ci-dessous.

<i>UCE\Mot retenu</i>	TDAH	LeDevoir	1997
Gregory	1	0	1
Famille	1	1	0
Médicament	0	1	1

Tableau 2.1 Tableau croisé : UCE et lexèmes

Cette analyse factorielle de correspondances (AFC) propose une présentation spatiale des contenus qui est orientée par des axes. Ces axes seront interprétés comme des variables tensives parce qu'ils orientent les valeurs dans une dialectique entre deux pôles en tension (Pommier, 2004). Les classes permettent de repérer des grandes catégories de discours au sein d'un corpus. Ce type d'analyse permet de constituer des pistes de réflexion, de faire des hypothèses de travail sur une analyse de discours de différents types de corpus (entrevue, analyse de presse, historique, etc.). Cette méthodologie a l'avantage de permettre une visualisation et de caractériser la confrontation de discours. Les différents périodiques, les différentes périodes historiques, ont tous leurs représentations propres. Celles-ci se confrontent, se répondent ou partagent des traits communs. Les différents discours ne s'ignorent pas l'un l'autre et c'est ce dynamisme entre les différentes classes de discours que permet d'illustrer l'analyse d'ALCESTE qui sera utilisé.

2.2.3 Les données analysées

Ainsi donc, 566 articles furent débusqués à partir de la banque d'articles de journaux Bibliobranché comprenant 12 périodiques (Affaires Plus, Commerce, Écrivains québécois, l'Actualité, La Presse, Le Devoir, Le Soleil, Les Affaires, PME, Protégez-vous, Voir)¹⁴ avec

comme seul critère de sélection d'avoir en son sein le terme *hyperactivité*. Ces articles se répartissent de 1997 à octobre 2005 (pour des raisons pratiques, la sélection a dû être arrêtée avant la fin de l'année soit le 1^{er} novembre). Pour les fins de notre analyse, un échantillon probabiliste systématisé à 2 articles sur 10 soit le premier et le cinquième article fut construit pour permettre de sélectionner 118 articles (voir tabl. 2.1 pour la distribution des articles par année).

Nombre d'articles/année	1997	1998	1999	2000	2001	2002	2003	2004	2005	Total
Échantillonnés	7	12	10	17	16	14	13	16	13	118
Ensemble des articles parus	35	60	45	85	76	61	60	82	62	566
<i>Proportion de l'échantillon pour l'année</i>	0.2	0.2	0.22	0.2	0.21	0.23	0.22	0.2	0.2	<i>0.21</i>

Tableau 2.2 Fréquentiel des articles sélectionnés

Notre recherche tentera donc d'explorer les différents univers discursifs présents dans la presse écrite au Québec dans les années entourant la fin du 20^e siècle pour tenter de comprendre l'utilisation globale du terme hyperactivité. Premièrement, nous tenterons d'identifier ces différents champs, puis de voir l'interrelation entre ceux-ci. Ce travail pourra nous permettre d'inférer sur la signification que prend l'hyperactivité dans la société contemporaine québécoise.

¹⁴ Le Journal de Montréal, représentant le lectorat le plus important avec les plus fortes ventes pour un quotidien dans son marché périodique au Québec (Québecor, 2006), n'a pas pu être pris en compte étant donné son absence de toute banque de références.

CHAPITRE III

RÉSULTATS

Nous sommes maintenant rendus à la présentation des résultats de l'analyse informatique du corpus de texte. En utilisant le logiciel ALCESTE, nous avons fait une analyse des articles pour en extraire quatre classes de discours. Chaque classe est considérée comme étant un monde lexical « organisant » un contenu et des mots selon un certain degré d'appartenance (khi2). Cette classification permettra ultérieurement d'examiner les différents contextes dans lesquels le terme *hyperactivité* apparaît dans la presse écrite québécoise. À partir de cette classification, il sera possible d'effectuer 3 sortes différentes d'analyse. Nous nous attacherons dans un premier temps à l'analyse du contenu des différentes classes répertoriées pour ensuite tenter de les relier aux différentes variables indépendantes¹⁵ prises en compte lors de l'analyse avec ALCESTE. Nous aborderons finalement la représentation spatiale et les variables tensives que sous-tend l'analyse.

3.1. Analyse de contenu : les classes sous observation

Dans un premier temps, avant de commencer la réflexion sur les résultats de l'analyse factorielle des quatre catégories discursives traitées à l'aide d'ALCESTE, notons que la somme des unités de contexte élémentaire (UCE) significative des différentes classes totalise 94% des mots du corpus. Les UCE traitées dans les différentes classes représentent donc

¹⁵ Les variables indépendantes soumises à l'analyse d'ALCESTE furent: la variable du temps, le journal d'origine de l'article (Affaires Plus, Commerce, Écrivains québécois, l'Actualité, La Presse, Le Devoir, Le Soleil, Les Affaires, PME, Protégez-vous, Voir), le type d'articles analysés (actualité, arts et culture, consommation, économie, éditorial, entrevue, littérature, opinion, politique nationale, science et technologie, société et tendance) et le contenu même de l'article en tant qu'article traitant de le trouble de l'hyperactivité ou utilisant l'hyperactivité comme épithète d'une situation autre que malade.

fortement le contenu du corpus entier. Pour être mieux à même de visualiser les différentes catégories discursives, chaque classe de mots sera subdivisée en différentes catégories pour ainsi rendre compte de la complexité de contenu de chaque classe. Ensuite, chaque classe sera illustrée par des extraits représentatifs de celle-ci et des mots vides les contenant. Finalement, les différentes classes seront interrogées face à leur relation avec les différentes variables indépendantes.

3.1.1 Classe 1 : Art et prise de position

La première classe contient 701 UCE soit 25.17% de tous les UCE du corpus. Les UCE de cette classe avaient en moyenne 9,98 mots. La classe 1 représente le quart de tout le discours entourant le terme d'hyperactivité. De ces UCE, ressortent certains mots caractéristiques, des mots pleins. À partir de ces mots pleins, trois sous-catégories seront présentées selon le contenu de la classe.

- (1) *Monde artistique* : roman+¹⁶ (70,21)¹⁷, scen+ (56,87), artist+ (49,15), musique+ (44,95), théâtre+ (39,05), spectacle+ (39,05), gregory (38,83), chant+er (37,20), chanson+ (35,83), humour+ (31,26) ;
- (2) *États* : fond+ (44,83), jour+ (30,77), français (29,57), homme (25,69), heure+ (23,80), grand+ (23,19), époque+ (16,56), femme+ (12,15) ;
- (3) *Autre* : eau+ (60,24), install+cr (31,26), collecti+f (24,07), arme+ (21,30).

La première sous-classe représente en bonne partie, par sa forte association en χ^2 , la classe 1 du corpus. Les différentes sphères du monde artistique y sont présentes et embrassent le terme hyperactivité par ses différentes formes (chanson, théâtre, roman, humour). La deuxième sous-classe semble davantage agrémenter la première par des qualificatifs nourrissant celle-ci.

¹⁶ Le signe « + » signifie qu'il y a plusieurs autres déclinaisons à partir de la racine du mot comme par exemple avec la racine artist+ cela pourrait comprendre : artiste, artistes, artistique, artistiques, etc.

¹⁷ Les chiffres mis entre parenthèses dans cette section représentent le χ^2 du mot soit la force de lien entre le mot et l'ensemble du corpus.

En lien avec ce contenu, l'utilisation d'ALCESTE permet l'illustration par extrait type de phrases contenant les mots pleins les plus significatifs. En voici trois :

on **imagine**¹⁸ tout le **temps** passé à **écouter** ses achats d'ici et surtout d'ailleurs, car malgré les **spectacles**, les **cours** de chant, l'**animation** de **Culture-choc** à RDI, et de son émission de **radio**, **Gregory** Charles trouve le **temps** de voyager (315 UCE avec un χ^2 de 31),

[...] en effet, le coloris intense des murs jaunes, **bleus**, cannelle ou orange, la **grande quantité** d'**œuvres** picturales sur les murs, les planchers de **bois** franc et ces merveilleux puits de **lumière installés** ici et là **transforment** le **lieu** en un magnifique jardin des délices (216 UCE avec un χ^2 de 31),

[...] à minuit, la vaisselle **terminée**, il me **restait** une petite **heure** pour la conversation **conjugale**, la **lecture** d'un **roman** ou la planification de la **journée** du lendemain (766 UCE avec χ^2 de 26).

Ces extraits montrent comment le terme *hyperactivité* peut qualifier un état d'accumulation, de sur-activité. L'hyperactivité, ici jumelée à des activités artistiques, démontre une sur-accumulation, une surcharge. Ne s'accrochant pas à un archétype genré (homme ou femme) ou moral (ne semble ni exprimer ni une positivité ni une négativité), l'hyperactivité décrit froidement un état. Il serait donc possible de supposer que le monde artistique se lie facilement à l'utilisation du terme *hyperactivité* par son besoin de nommer les états, les sentiments.

Ensuite, différents mots outils, mots dits vides, seront présents dans cette classe :

en (272), dans (203), je (98), comme (77), tout (73), ses (71), me (46), ai (44), depuis (43), tous (40), était (38), après (35), ça (33), avait (33), encore (30).

Ces mots, bien que de nature différente, montrent une possession du terme (ex. je, ses, me). En fait, la forte concentration d'adverbes, qui ont pour but de modifier ou de compléter le sens d'un nom, d'un adjectif, d'un pronom ou d'un complément (Jacob et Laurin, 1994),

¹⁸ Les mots mis en relief sont les mots significatifs de la classe.

pourrait expliquer cette sensation d'inclusion dans le phénomène, dans le sentiment de sur-accumulation.

Finalement, pour ce qui est de la classe 1 et de ses relations avec les variables indépendantes, il semble qu'elle ne soit pas particulièrement reliée à une époque, à une année précise ou à un journal donné. Par contre, cette classe est clairement reliée à la variable du contenu en tant qu'épithète de l'hyperactivité (et non pas à la variable de maladie) avec un χ^2 de 459,17. De plus, les types d'articles reliés à cette classe seront : *Arts et culture* (379,73 χ^2), *consommation* (52,14 χ^2), *littérature* (44,95 χ^2), *opinion* (31,26 χ^2). En lien avec l'analyse de contenu et la présence de certains mots vides, les types d'articles illustrent bien l'utilisation par le monde artistique du terme dans cette classe. L'hyperactivité est surtout présente dans la classe 1 comme un descripteur d'état subjectif ou émotif.

3.1.2 Classe 2: Une politique pharmaceutique

La deuxième classe de discours est davantage politique. La classe 2 contient 609 UCE ayant en moyenne 12,28 mots, et donc 21,87% du total des UCE. La classe 2 est donc moins représentative que la classe 1 au niveau du corpus, mais s'approche quand même du quart du corpus. Le contenu et ses mots pleins se subdivisent en 3 catégories :

- (1) *Une politique nationale* : canada (114,70), etats-unis (56,13), administrer (43,06), nationa+l (39,23), candien+ (23,17), america (18,43) ;
- (2) *Le produit médicament* : ritalin (332,13), médica (282,00), prescri (193,64), pharmac (88,10), ordonnance (55,86), produit+ (37,69), fabricant (32,26) ;
- (3) *Ce qui est recherché* : effet (94,17), sante+ (85,12), stimuler (53,24), consommation (50,09), nerveux (33,97), attentif (9,55).

Un amalgame de ces trois différentes sous-divisions de la classe crée un contexte discursif au terme *hyperactivité*. Le contenu est donc orienté vers une gestion de la politique nationale par la voie d'un produit médical ou pharmaceutique. C'est à ce niveau que l'on parle d'hyperactivité pour en faire une question politique. La pharmaceutique et le politique se répondent, s'entrecroisent.

Ensuite, pour mieux illustrer la classe 2, voyons deux extraits de textes types de la classe traitant d'hyperactivité :

[...] ceci a **géné**ré la proportion en apparence improbable qu'au moins 16 des 1 100 000 **écoliers québécois prennent quotidiennement des stimulants prescrits**. Le lendemain, encore à l'Assemblée **nationale** et dans quelques **médias**, le **nombre d'ordonnances** fut divisé par dix, selon l'**hypothèse** du **Conseil consultatif** de pharmacologie (1244 UCE et un χ^2 de 57) ;

[...] dans la foulée, **Santé Canada** et la FDA ont décidé d'**effectuer** une révision de tous les **médicaments utilisés** pour **soigner** le TDAH, soit le **Concerta**, l'**Adderall xr**, le Dexadrine, le **Ritalin** et l'Attenade (2757 UCE et un χ^2 de 32).

Ces extraits montrent comment la question de l'hyperactivité, en tant que maladie ou trouble, est discutée dans les sphères politiques et la réponse, ou l'élément le plus étroitement relié, semble faire partie d'un monde pharmacologique.

En ce qui a trait aux mots vides utilisés dans cette classe, il est assez difficile d'en tirer un sens logique précis. Ces derniers sont :

sur (122), alors (32), dont (33), par (127), selon (38), si (57), ces (72), été (44), qu+ (292), a (408).

Ces mots vides semblent, en effet, trop disparates pour créer à eux seuls un contexte précis.

Par contre, certains liens avec les variables indépendantes sont intéressants en ce qui a trait à la classe 2. En effet, cette classe est reliée au journal Le Devoir (32,03 χ^2) et est principalement reliée aux articles de nature *politique nationale* (52,26 χ^2) et aussi, bien qu'un peu plus faiblement, aux articles de la catégorie *société-tendance* (10,41 χ^2). La nature des articles et du journal semble donc corroborer l'analyse de contenu de la dite classe pour montrer ici une classe qui traite du sujet de l'hyperactivité comme un fait national. De plus, les articles traitent ici essentiellement de la maladie de l'hyperactivité et non pas en tant que simple qualification d'un état (76,70 χ^2).

3.1.3 Classe 3 : Une maladie mentale

La troisième classe représente elle aussi environ le quart du discours du corpus soit 26,61% du total des UCE (741 UCE comprenant en moyenne 12,52 mots). Cette classe fut divisée en quatre sous-divisions pour faciliter la lecture du contenu des mots significatifs, mais est clairement uniforme quant au contenu de maladie :

- (1) *Maladie mentale* : troubl+er (305,49), dépressi+f (170,19), hyperativ+ (118,23), anxi+eux (84,02), agrcssi+f (70,27), psychiatr+16 (44,00), phobi+ (39,92), schizo (37,25), déficitaire+ (31,69) ;
- (2) *Gène et cerveau* : cervcau (89,24), ccerebra+l (41,46), cherch+eur (38,67), gene+ (35,99), neurologi+ (35,18), genetik+ (34,03) ;
- (3) *Évaluation et traitement psy* : problèm (104,69), comportement+ (103,75), menta+l (93,08), souffrir (88,68), apprentissa (69,24), symptôme (56,25), maladie+ (54,58), diagnostic (51,46), traitement (38,00), cause+ (36,55), risque+ (32,66), developpement (33,46), syndrome (33,92) ;
- (4) *L'âge de la maladie* :enf+ant (99,20), âge+ (45,89), fœtus (31,63), adulte+ (31,32).

L'hyperactivité est clairement reliée, dans cette classe, à une maladie mentale touchant l'enfance et à son évaluation à la fois physique et psychologique. En effet, d'autres maladies comme la dépression ou la phobie lui sont associées. L'on retrouve un contenu, un discours biopsychologique sur la maladie mentale qui utilise un univers langagier concernant le cerveau et la génétique. Si l'expression santé mentale est de plus en plus utilisée dans un certain monde *psy*, le discours de la classe 3, lui, s'articule autour d'une définition plus classique de la maladie mentale.

Pour la saisir dans toute la force de son contexte, voici 3 extraits types de cette classe :

[...] il y a par ailleurs des **enfants** qui **souffrent** d'une **maladie** comme la **dépression**. Ce qui distingue un **trouble d'apprentissage**, c'est une **difficulté scolaire** qui **persiste**. Il ne s'**agit** alors pas d'un dysfonctionnement socio **affectif**, **problème** circonstanciel, ni d'une **maladie psychiatrique**, qui **risque** de s'aggraver dans le temps, mais bel et bien d'un dysfonctionnement sur le **plan** neurologique (1747 UCE ayant un χ^2 de 39) ;

[...] c'est que l'ADHD regroupe un **ensemble** de **troubles**, le plus souvent **caractérisés** par un **déficit** de l'**attention**, qui **provoquent diverses perturbations** du

comportement, dont on n'est pas trop sûr s'ils ont une **cause physiologique**, psychologique (1544 UCE ayant un χ^2 de 30) ;

[...] **estiment** les **chercheurs**, le THADA est le **trouble de comportement neurologique** le plus **courant** chez l'**enfant**. Il **affecte** de 4 à 12 **enfants** américains d'**âge** scolaire (2557 UCE de 24 en χ^2).

Ces extraits montrent bien qu'il n'y a pas de quiproquos, que l'on parle bien dans la classe 3 d'une maladie et même d'une maladie grave touchant les enfants. Que les causes soient biologiques ou psychologiques, il se dégage de ces extraits une expression de souffrance et de problèmes qui demandent réponse.

Les mots vides créant ici un sens inclusif (ex. qui, avec, chez) avec des verbes forts d'injonction (pouvoir, croire, être) :

qui (252), ou (164), sont (141), avec (115), pouvoir (115), chez (86), aussi (70), entre (61), souvent (50), certains (40), il y a (38), plus d' (33), ceux (32), croire (30).

Il est encore difficile, dans cette classe, d'établir un lien clair entre les mots pleins et les mots vides. Il serait possible d'émettre l'hypothèse, qui demanderait à être vérifiée ultérieurement, que les mots vides de cette classe (ex. sont, avec, pouvoir) amènent un sentiment de responsabilisation, de mobilisation.

Finalement, la classe 3 est fortement reliée, tout comme la classe 2, à la variable indépendante qui définit l'hyperactivité comme maladie (128 de χ^2). Les variables de temps et du type de presse ne semblent pas être reliées à cette classe (seul le journal Le Soleil est relié à cette classe avec un faible χ^2 de 11,05). Les deux types d'articles caractéristiques de cette classe sont ceux d'*actualité* (60,19 χ^2) et de *science-technologies* (20,58 χ^2). Il peut être surprenant de constater que les articles d'*actualité* sont plus importants dans cette classe, qui est caractérisée par un discours biopsychologique, que ceux de *science-technologies*.

3.1.4 Classe 4 : Une vie à organiser

Pour terminer, la quatrième classe discursive complète la quatraine du corpus en comprenant 734 UCE donc 26,36% du total. Cette classe fut divisée en 4 subdivisions de mots pleins :

- (1) *Pro-activité* : accueil+ (49,39), acadrement+ (37,66), protect+ion (29,87), réuss+ir (29,52), interess+er (27,02), exprimer (22,83), aim+er (22,20), cherch+er (20,18), sentir (21,36), accept+er (18,82) ;
- (2) *Population* : jeune+ (49,81), garçon+ (40,36), fils (37,00), gens (36,00), parent+ (28,30), fille+ (22,65), an+ (16,83) ;
- (3) *Environnement* : école+ (122,89), place+ (34,79), situation+ (32,31), règle+ (30,30) ;
- (4) *Vivre* : besoin+ (74,77), vie+ (68,44), vivre (53,78), moment (29,61), semaine (13,31).

La quatrième classe semble, par ce rapide survol des mots pleins, appeler à une organisation de l'être et ce, plus particulièrement de l'enfant. Le discours sur l'hyperactivité est ici orienté dans un quotidien de l'enfant qui exige actions et états. Si la classe 4 contient en moyenne le même nombre de UCE que les autres classes, il est par contre à préciser que celles de cette classe ont bien souvent des χ^2 plus faibles ou disons plus étalées dans le vocabulaire global de la classe.

Pour mieux comprendre la réalité discursive de cette classe, voyons trois extraits représentatifs du discours qui lui est propre :

[...] leur **placement** est **prévu** pour une **période** d'un **an** pour le **moment**. Pendant la **durée** de celui-ci, ces **jeunes maintiendront** des **contacts** avec leurs **parents** sur une base régulière. (1223 UCE ayant un χ^2 de 35) ;

[...] nous voulons **offrir** à Carl un **milieu** de **vie stable** auprès d'adultes qui sont prêts à s'**impliquer** à long terme auprès de ce **jeune**. Ceux-ci **assumeront** un mandat de réadaptation au départ et seront supportés par un-e **éducateur-trice spécialisé-e**. Carl **maintiendra** des **contacts** avec son **père** et sa **mère** une **fin** de **semaine** aux 15 jours et en alternance chez l'un et chez l'autre (1803 UCE avec un χ^2 de 31) ;

[...] **encadrement** serré la **famille** que nous **recherchons va devoir fournir** un **encadrement serré et constant** presque en tout temps à **Éric**. Celui-ci a **besoin** d'un

milieu adapté qui pourra lui **permettre** de diminuer ses comportements inadéquats. À chaque **fin** de **semaine**, Éric **va** être en **contact** avec ses parents. (1507 UCE ayant un χ^2 de 28).

Ces extraits sont riches en information et montrent bien comment cette classe est en fait un regroupement de demandes d'adoption d'enfants en difficulté. L'hyperactivité est donc ici reliée à des troubles de comportement sévères qui demandent à être encadrés et contrôlés. L'hyperactivité n'est pas ici nécessairement maladie, mais bien trouble de comportement.

Dans ce sens, il est intéressant de regarder de plus près les mots vides associés à cette classe :

se (286), il (251), ne (240), pour (230), est (224), pas (191), leur (121), mais (117), ce (105), son (100), elle (98), ils (92), autre+ (89), lui (77), nous (75), leurs (58), devoir (48), peu (42), falloir (42), vouloir (42), très (35).

Le vocabulaire rattaché à la classe 4 en est un de nomination d'un *autre* nommé à la troisième personne (il, est, leur). De plus, les adverbes de négation (ne, pas) sont très présents et montrent un interdit. L'*autre*, l'enfant délinquant, doit obéir à un ordre, à une règle.

En terminant, la classe 4 est surtout reliée aux variables indépendantes de type d'articles. En effet, la classe 4 est associée aux articles de type *entrevue* (47,07 χ^2) et *économie* (16,02 χ^2). Si cette classe est très légèrement liée aux articles du journal *Le Droit* (8,80 χ^2), elle ne l'est pas du tout pour la variable temps. Le contenu des articles concernant la maladie de l'hyperactivité au détriment du qualificatif n'y est que très faiblement relié (2,25 χ^2), ce qui ne nous permet pas d'associer clairement la classe 4 à la maladie du TDAH.

3.2 Relation des classes avec les variables indépendantes

Dans un second temps, l'exploitation d'ALCESTE a permis, comme nous avons pu le mentionner auparavant, une analyse comparative entre les classes lexicales et des variables indépendantes pour calculer la proportion d'UCE qui y sont reliées. Le programme effectua

la même analyse pour les quatre classes identifiées précédemment. Voyons comment chaque variable a pu être identifiée au corpus lexical.

Dans un premier temps, l'hypothèse de départ était de croire que les classes discursives pouvaient changer au cours des 10 années sélectionnées dans l'échantillon à l'étude. Il aurait en effet été possible de croire qu'au cours des 10 dernières années, alors que le nombre de diagnostics a augmenté sans cesse, une évolution du discours sur l'hyperactivité avait eu lieu. Il est alors surprenant de constater qu'aucune classe discursive ne fut reliée à la variable de l'année de parution des articles. La manière et les contextes entourant les discours utilisant le terme de l'hyperactivité sont, selon ces résultats, restés les mêmes depuis 10 ans.

Ensuite, la variable de l'origine du journal ayant publié l'article fut très faiblement reliée aux classes discursives. En effet, les classes 2,3 et 4 sont reliées respectivement au journal *Le Devoir* (32,03), au journal *Le Soleil* (11,05) et au journal *Le Droit* (8,80). Il aurait pu être possible que les différentes classes discursives se voient reliées à certains types de journaux qui sont eux-mêmes associés à un certain contenu ou penchant politico-économique. Les faibles χ^2 carrés ne nous permettent pourtant pas d'en venir à une association claire.

En ce qui a trait à la variable du type d'article, il semble clair que chaque classe a son type d'articles typique. En effet, la classe 1 est surtout représentée par les articles *arts et culture*, *consommation*, *littérature* et *opinion*, tandis que la classe 2 se retrouve alimentée surtout par les articles *politique nationale* et *société et tendance*. Les articles catégorisés dans *actualité* et *science et technologie* sont surtout présents dans la classe 3 et les articles de types *entrevue* et *économie* dans la classe 4. La variable type d'article semble donc bien discriminer les différents champs discursifs du corpus étudié.

Finalement, la variable de la nature du contenu des articles, l'utilisation du terme *hyperactivité* en tant que maladie ou en tant que qualificatif semble diviser la plupart des classes. En ce sens, les classes 2 et 3 utilisent clairement, au centre de leur discours, l'hyperactivité en tant que maladie alors que la classe 1 l'utilise clairement en tant qu'épithète. Seule la classe 4 est faiblement reliée à cette variable. Il est donc possible de

conclure, selon ces résultats, que les discours sur l'hyperactivité diffèrent selon que l'on en parle comme étant une maladie ou qu'on en parle pour qualifier un état. Le discours sera donc dissemblable, n'aura pas la même nature ou les mêmes portées selon son utilisation.

Ce tour d'horizon des liens entre les variables indépendantes et les différentes classes discursives permet de constater la force et la faiblesse de chacune des variables (voir le tabl.3.3). Il nous reste à voir comment ces différentes classes et leur contenu interagissent dans ce corpus de discours pour mieux comprendre le rôle de chacune d'elles et des axes qui sous-tendent l'ensemble des discours.

	TEMPS	JOURNAL (sur possibilité de 11 journaux)	TYPE D'ARTICLE (sur une possibilité de 11 types)	TYPE D'HYPERACTIVITÉ (sur une possibilité de 2 types)
CLASSE 1	nul	nul	arts et culture, consommation, littérature et opinion	Qualificatif
CLASSE 2	nul	Le Devoir	politique nationale, société et tendance	Maladie
CLASSE 3	nul	Le Soleil	actualité et science, technologie	Maladie
CLASSE 4	nul	Le Droit	entrevue et économie (faible)	Maladie (faible)

Tableau 3.3 Force du lien entre les classes discursives et les variables indépendantes

3.3 Relation de classes et tensions discursives

Quatre nuages matérialisent les classes et le signe « & » situe le centre des classes. Dans cette section, nous nous demanderons ce que signifient les deux axes (voir fig. 3.2). Les dits axes seront interprétés comme des variables tensives faisant signifier l'espace et les classes dans leurs positions relatives et les espaces entre les classes (Pommier, 2004). Cette analyse permettra un essai d'analyse de discours par l'étude des modalisations. L'hypothèse de travail sera donc ici l'interprétation des oppositions et des unions entre les différentes classes de discours.

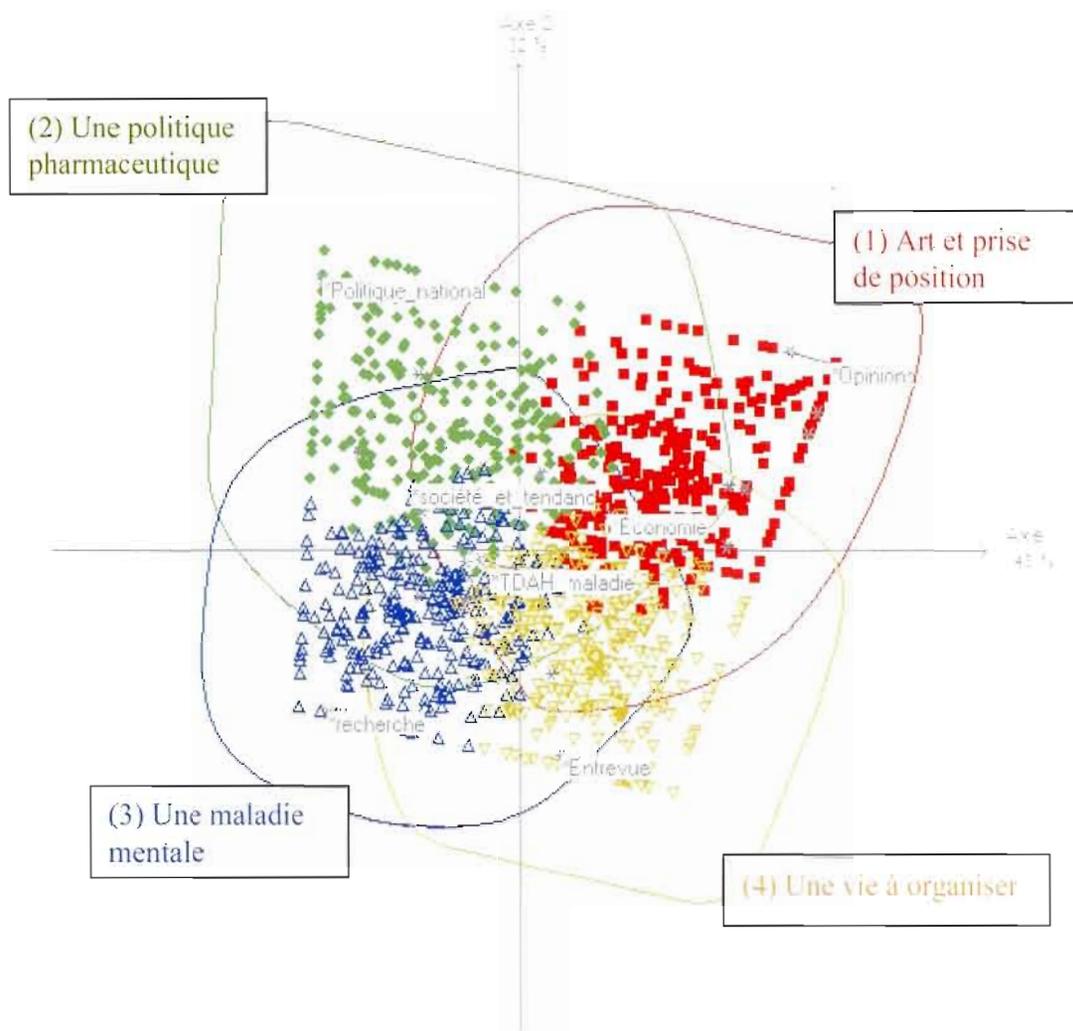


Figure 3.2 Répartition des champs discursifs

3.3.1 Interprétation des axes selon le contenu des classes

L'analyse factorielle de correspondances permet de nous offrir une représentation spatiale des oppositions entre classes. À partir de l'analyse du discours précédemment effectuée, il est maintenant intéressant d'interpréter les axes d'après le contenu de chaque classe. Selon l'analyse effectuée, l'axe horizontal est le plus significatif (43%). Celui-ci marquerait une opposition claire ce que nous appellerons la *valence* du discours. Cet axe

montrerait la valeur associée au terme *hyperactivité*. En effet, comme nous avons pu le constater, les classes 1 et 2 ont un contenu discursif de nature descriptive. Autant dans la classe 1 que dans la classe 2, les mots vides sont surtout des adverbes et des pronoms. Les deux discours décrivent sans juger. La classe 1 parle d'une hyper-action, une hyper-accumulation, mais celle-ci n'est pas nécessairement perçue par l'analyse comme étant mauvaise. Dans le même ordre d'idée, la classe 2 parle d'une réalité politique et pharmaceutique : l'hyperactivité n'y est pas problème, mais réalité. À l'opposé, les classes 3 et 4 ont des contenus montrant une négativité, une problématisation. Un grand *autre* interpelle et demande actions. En effet, la classe 3, en discutant sur la maladie mentale, appelle à une action biopsychologique tandis que la classe 4 appelle à une pro-activité, à un meilleur contrôle d'enfants problématisés. Une opposition, un face à face se crée donc à partir de l'axe horizontal. Il est à noter que l'axe de *valence* du corpus sépare une neutralité d'une négativité. Une hypothétique positivité de l'hyperactivité ne semble pas être présente dans la presse écrite analysée.

Nous retrouvons ensuite l'axe vertical que nous nommerons *personnalisation*. L'axe vertical, légèrement moins significatif (32%) que l'horizontal, marque une tension entre une incarnation de l'hyperactivité face à un discours désincarné au niveau socio-politique. En fait, la partie de droite semble s'incarner chez un sujet, dans un état. Les pronoms *je* et *il* montrent une appropriation du sujet de la maladie. L'hyperactivité, ici, vit et respire. À son opposé, le côté gauche représente un discours de gestion au niveau politique ou au niveau scientifique. Une recherche de réponses est amorcée du côté des institutions. L'hyperactivité traitée dans ces discours est donc davantage sujette d'institutions sociales (politique, médecine, science) qu'incarnée dans un *persona* quelconque.

Les deux axes rejoignent ici la construction de la classification. Il est donc possible de les mettre en parallèle avec la Classification Descendante Hiérarchique pour ainsi nommer chaque branche du dendrogramme (voir fig. 3.3).

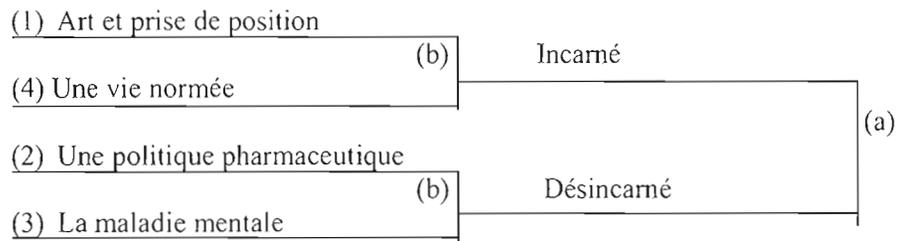


Figure 3.3 Arborcescence des classes

La première partition (a) représentant l'axe vertical opposant la valence (neutralité vs problématique) des discours et ensuite, la deuxième partition étant l'axe horizontal et la *personnalisation* (b).

Puis, finalement, la représentation spatiale de l'AFC nous permet d'aborder les doubles oppositions, la double répulsion, entre les classes (voir figure 3.4). Les doubles oppositions sont ici intéressantes dans, justement, leurs répulsions mutuelles. Ce mouvement montre un dialogue entre les classes comme si l'une répondait à une autre, la compléterait. Les oppositions de classes du corpus ici analysées sont presque totales donc directes. S'opposent donc ici les classes 1 et 3 dans une diagonale et les classes 2 et 4 dans l'autre.

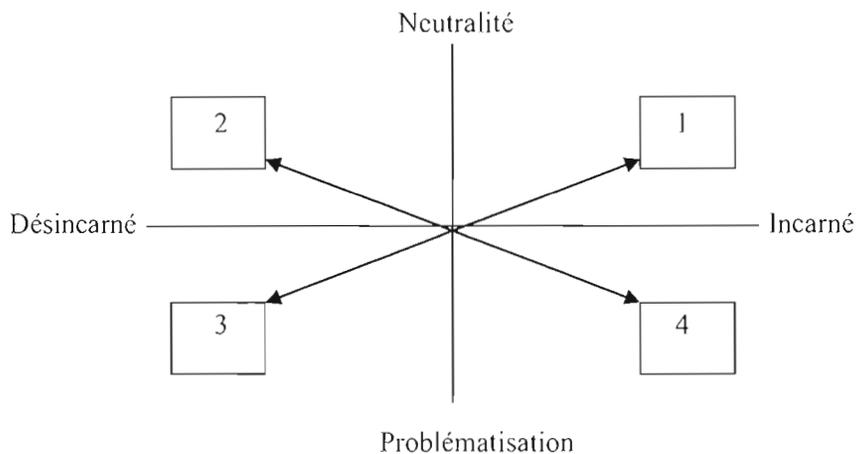


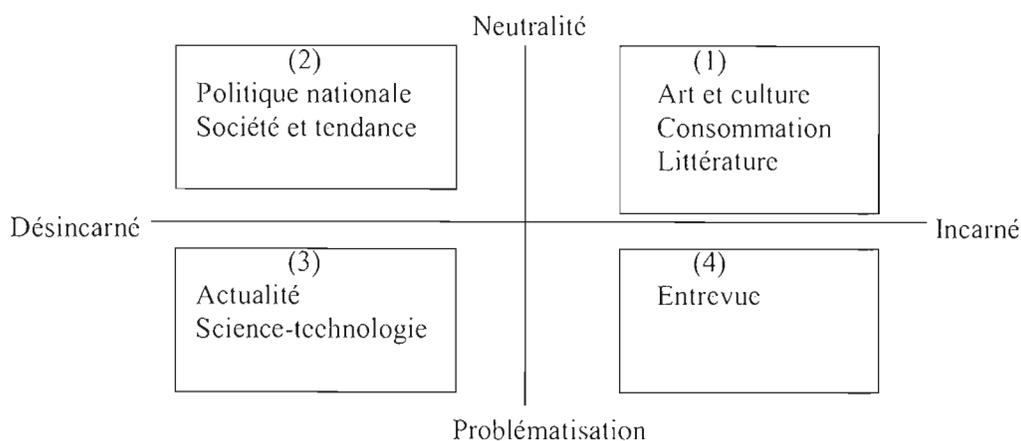
Figure 3.4 Doubles oppositions des classes discursives

La première opposition se trouve entre la classe 1, qui utilise le terme *hyperactivité* en tant qu'épithète, et la classe 3, devant elle, qui utilise le terme dans le sens strict de maladie

mentale. Deux utilisations s'opposent comme pour montrer un intérieur et un extérieur au terme. L'une parle d'un état et l'autre parle *d'eux*. Dans l'autre diagonale, nous retrouvons une opposition entre une gestion institutionnelle de la classe 2 face à une gestion individuelle d'une certaine hyperactivité de la classe 4. Ces deux classes s'opposent comme deux réponses possibles : l'une est collective et désincarnée et l'autre relève de la discipline incarnée. La politique pharmaceutique émet une réponse et le délinquant doit se mobiliser.

3.3.2 Variables indépendantes et axes discriminatoires

Comme il a été possible de le constater, les variables indépendantes précédemment sélectionnées n'ont pas, dans la plupart des cas, pu être reliées avec force aux différentes classes. Les variables de temps et de type de journaux ne peuvent donc pas éclairer sur la discrimination entre les classes. La variable sur le contenu des discours en tant que maladie ou épithète ne peut pas, elle non plus, expliquer un axe ou un autre. En effet, les classes 1, 3 et 4 sont bien identifiées, mais pas la classe 2. Il est donc difficile d'expliquer ou de situer sur le quadrant cette possible division. Reste la variable de types d'articles qui peut confirmer la nomenclature des classes et des axes. Ainsi, chaque classe entourée de deux axes enferme un type d'article précis (voir figure 3.5).



3.5 Variables indépendantes et axes discriminatoires

Le type d'article prend donc ici son sens entre les axes prédéterminés. Les types d'articles *art et culture*, *consommation* et *littérature* de la classe 1 s'expliquent bien par une certaine neutralité du propos tout en s'incarnant dans un sujet X. Les articles à saveur *politique nationale* et *société-tendance* de la classe 2, eux, trouvent du sens dans le quadrant neutralité désincarnée. En effet, le discours de cette classe ne fait que parler de l'hyperactivité sans prendre position et sans en donner d'exemples concrets. Les articles de la classe 3, *actualité* et *science-technologie*, montrent bien une problématisation scientifique de l'hyperactivité. Finalement, le type d'articles *entrevue* trouve son sens dans le quadrant incarné-problématique. Le discours d'hyperactivité s'incarne dans des sujets problématiques.

En somme, l'étude des modélisations permet une analyse du discours plus active montrant l'interrelation des classes (voir app.A). Ainsi, l'axe *valence* met à jour une différence de problématisation de l'hyperactivité. L'axe vertical, lui, l'axe de *personnalisation*, appelle à une différence d'angle du regard sociologique. En effet, si l'un montre une analyse de l'hyperactivité davantage micro-sociologique en s'incarnant chez un sujet, l'autre angle demande davantage une analyse des institutions sociales en jeu autour de la question de l'hyperactivité. Les oppositions de classes montrent, elles, une certaine complétude ou un dialogue entre deux façons d'utiliser le terme *hyperactivité* que cela soit en terme de maladie ou en terme d'épithète. La deuxième double opposition exprime davantage une différence de réponses dans les discours : l'un institutionnel et l'autre disciplinaire. Ces différences, étant appuyées par la variable indépendante de type d'articles, expriment un amalgame discursif riche et complexe traitant de l'hyperactivité sur la place publique. Les discours, le bavardage sur la question de l'hyperactivité, ne peuvent donc pas se résumer en questionnement scientifique sur la maladie. Plusieurs sphères de la société, selon ces résultats, traitent et utilisent le terme *hyperactivité* à leurs manières, à leurs fins propres.

CHAPITRE IV

INTERPRÉTATION

Suite à cette présentation de résultats, il serait pertinent de tenter de comprendre comment et dans quel contexte ceux-ci peuvent apparaître dans l'analyse informatique. En effet, quatre classes discursives ressortent du corpus et illustrent une dynamique propre au discours sur l'hyperactivité dans la presse québécoise et donc, d'une certaine façon, dans la société contemporaine. Comment pouvons-nous interpréter la dynamique des classes discursives ? C'est ce que nous tenterons maintenant d'exposer.

Au point de départ de cette recherche, trois grandes questions se posaient sur notre sujet et ce, dans la perspective d'une interrogation sur l'explosion soudaine du nombre de diagnostics du TDAH. De ces trois hypothèses de travail, une seule est suffisamment significative pour être interprétée ici. Les deux autres se sont avérées caduques à l'analyse. En effet, la première interrogation avait d'abord trait au nombre d'articles même. Nous avons soumis l'hypothèse que l'accroissement du nombre d'articles avait influé sur le contenu même des articles, et par ricochet sur la hausse de diagnostics elle-même. Cependant, comme l'analyse qualitative révèle une constance dans le contenu au fil des années étudiées, cette hypothèse se trouve infirmée. Il semble donc peu probable que le simple rapport quantitatif d'articles et de diagnostics puisse être significatif.

Ensuite, nous avons interrogé le support journalistique au moyen de plusieurs variables indépendantes dans l'analyse informatique. En effet, nous avons soupçonné que le type d'article ou le type de journaux développant un discours sur l'hyperactivité pût être relié à son contenu même. Si le type d'articles et certains journaux semblent se distribuer selon un certain ordre, les relations restent faiblement significatives. Cette hypothèse doit donc, elle

aussi, être écartée étant donné le faible taux significatif de ces variables. Les discours sur l'hyperactivité seraient donc répartis de façon plus ou moins équilibrée. En ce qui a trait au rôle du groupe de médias et de son influence en tant qu'acteur social, il serait difficile d'interpréter les résultats étant donné le peu d'informations que notre analyse put nous permettre. Son analyse pourrait faire l'objet de recherches subséquentes.

Finalement, la troisième hypothèse, la plus significative, concerne l'influence du champ biomédical sur le traitement discursif de la presse abordant le thème de l'hyperactivité. En effet, trois classes sur quatre traitent de l'hyperactivité en tant que maladie et non pas en tant que simple qualificatif (comme dans le cas de la classe 1). Par contre, il reste à se questionner sur la forme que prend l'ascendant de ce champ sur les autres, car, en effet, les trois classes (2-3-4) sont bien distinctes et possèdent donc leur dynamique propre.

Cette section s'attachera donc à la compréhension des classes et de leur dynamique dans la perspective de la troisième hypothèse de travail traitant de l'origine et de la structure du champ biopsychologique de l'individualité moderne. Pour ce faire, les classes seront traitées en couples oppositionnels (2 et 4, puis 1 et 3). Ce découpage semble offrir le meilleur potentiel d'analyse active des discours prenant en compte la division axiale des classes.

4.1 La gouvernance d'une hyper-action

Nous avons donc tout d'abord posé que, selon la théorie des rapports symboliques de l'échange linguistique de Bourdieu, il serait possible de distinguer l'influence du champ biopsychologique sur les autres champs. En effet, nous avons pensé que l'importance du discours autour de l'*hyperactivité* pouvait découler d'une *montée en pouvoir* d'un certain champ ayant son symbolisme propre, soit le symbolisme biopsychologique. La division en quatre classes discursives bien distinctes de notre corpus semble davantage montrer l'influence, l'ascendant, de plusieurs champs autour du thème de l'*hyperactivité*.

Les deux champs discursifs ici observés sont la classe 2 appelée « Une politique pharmaceutique » et la classe 4 nommée « Une vie à organiser ». Comme nous l'avons vu

précédemment, une double opposition discursive lie ces deux mondes. La classe 2 montre une certaine stratégie de régulation des conduites sur un phénomène nommé *hyperactivité*. Cette dernière semble être perçue comme une problématique sociale qui demande à être « gérée ». La réponse toute trouvée proviendra du monde pharmaceutique (vu ici selon l'angle économique et non pas scientifique). Nous ne sommes pas ici dans le diagnostic médico-scientifique, mais bien dans la gestion pratique d'un comportement défini comme problématique. À son opposé, la classe 4 démontre une problématisation bien incarnée chez un individu qui se doit de réagir. L'hyperactivité est alors clairement associée à une manière inadaptée de vivre et la réponse est tangible, habitée. Il est alors intéressant de voir comment ces deux classes se relient dans une opposition symétrique presque parfaite. L'une et l'autre nantie d'une problématisation, d'outils, de formes de gouvernance qui leur sont propres.

4.1.1 Gouvernance et contrôle

Cette opposition – cette double gouvernance – amène une nécessaire conceptualisation telle que développée par Michel Foucault sur le pouvoir et la gouvernance. En effet, pour bien comprendre la dynamique entre ces deux classes, il semble primordial de bien comprendre ce que Foucault appela la *gouvernementalité*. Il la définit comme suit :

[...] l'ensemble constitué par les institutions, les procédures, analyses et réflexions, les calculs et les tactiques qui permettent d'exercer cette forme bien spécifique, bien que complexe, de pouvoir, qui a pour cible principale la population, pour forme majeure de savoir, l'économie politique, pour instrument technique essentiel les dispositifs de sécurité (Foucault, 1978, p.655).

Cette rapide définition recèle une richesse conceptuelle importante qui mérite d'être définie plus avant.

Selon Foucault, la *gouvernementalité*, comprise ici comme un *État pensant une population*, n'apparut qu'à partir du 18^e siècle en Europe. En effet, la gouvernance peut prendre différentes formes. La gouvernance au Moyen Âge français, par exemple et de manière très synthétisée, en est une de justice. Le bien et le mal sont définis par un pouvoir

qui applique la justice de façon tranchée. Ce type de pouvoir, par son directionnisme, n'est pas total, mais bien discontinu. En ce sens, les individus n'étaient pas entièrement entourés par les pouvoirs. Des systèmes parallèles, comme ceux de la piraterie par exemple, pouvaient coexister avec le pouvoir étatique (Ibid, 1981).

Par la suite, vers le 16^e siècle, par la concentration étatique en grands états territoriaux et par la décentralisation religieuse qu'amena la Réforme, se développe le gouvernement monarchique. Son outil sera, lui, administratif et soustractif (Ibid, 1978). Le pouvoir souverain demande impôts et taxes, mais ne s'implique guère plus. Le problème du gouvernement éclate sous différents aspects : se gouverner soi-même, gouverner les âmes, gouverner la famille et gouverner l'état. À ces trois types de cibles correspondent une science ou une réflexion : le soi avec la morale, la famille avec l'économie et l'État avec la politique. La raison d'état, en tant que forme de réflexion sur le rationnel propre aux états, se développe lentement dans le giron des institutions monarchiques. Si les auteurs comme Machiavel, au 16^e siècle, définissent davantage les formes politiques, c'est surtout au 18^e siècle que l'État commencera à être perçu en des termes économiques. En effet, comme l'exprimera Rousseau, le problème du gouvernement est de savoir comment transposer le sage savoir de la gérance d'une famille à l'intérieur de la gestion générale de l'État (Ibid). L'art de gouverner par des tactiques, plutôt que par le simple outil de la justice, se développe donc lentement au cours du 17^e siècle dans un contexte de guerres, d'émeutes ou de crises économiques.

En France, ce n'est donc qu'au 18^e siècle qu'apparaît un État *gouvernementalisé*. En fait, à la fin 17^e et au 18^e siècle, les états font face à une augmentation marquée de leur population et donc à de nouveaux problèmes d'État. La statistique, qui devient fort utile, met à jour la population en tant qu'entité ayant ses propres régularités et ses propres effets sur l'économie globale. L'art de gouverner est mis de côté au profit d'une analyse étatique observant la structure, les maillons de la population. C'est ce que Foucault appelle la naissance du biopolitique (Ibid, 1978). L'État, à partir de ce moment, n'agira plus sur des sujets en tant que bon père de famille, mais comprendra la particularité de ce que l'on appellera la société et sa population (Ibid). La famille est alors un élément de la population sur lequel on peut

agir stratégiquement pour avoir effet sur la population. L'on voit alors apparaître à cette époque les grandes campagnes sanitaires comme le montre l'analyse du dispositif de la sexualité mise à jour dans *Histoire de la sexualité*, encore une fois, par Michel Foucault.

Pour comprendre dans quel ordre ces stratégies fonctionnent et s'appliquent, il est intéressant d'observer, entre autres, l'implantation occidentale de la psychiatisation du concept de désirs pervers. Avant le 18^e siècle, le mariage était le lieu principal de la sexualité et des contraintes qui lui sont rattachées comme l'était, par exemple, le devoir conjugal. Les autres types de sexualité restaient flous et étaient identifiés, compris, dans la catégorie des *débauches*. Puis, une explosion discursive sur ces *autres* se produisit par la hausse de parutions ou d'études réfléchissant le sujet de ces *autres* pervers. Ces *autres* étant observés, devaient collaborer, expliquer, se dire pour qu'*ils* puissent comprendre la perversion. Les *sciences sexualistes* se retrouvèrent avec un nouveau champ d'expertise : les comportements, les pensées et les émotions de l'individu. Le regard du savoir se tourna donc vers ce flou qu'était la grande famille des *débauches*, ce qui permit d'observer, d'analyser et de classer une nouvelle réalité. Cette analyse permettant de nommer des catégories sexuelles, la grande catégorie des *débauches* éclata en segments pervers. Cette nouvelle dénomination permit à la médecine, à la pédagogie et à la thérapeutique, alors sciences de l'individu et de son contrôle, d'entrer dans le plaisir, le corps, en tant que forme de savoir-pouvoir. Que l'on parle de l'adultère ou des plaisirs solitaires des enfants, les deux discours sont pris dans une chasse à *double croissance prolongée à l'infini*, une segmentarisation de l'individu en unités de pensées, d'émotions, de comportements (Ibid, p.56-57).

En fait, plus *les sciences* ont un regard rapproché sur un objet, plus la chance de trouver, de nommer, augmente. Ce jeu d'observation et de segmentarisation peut se poursuivre *ad vitam aeternam*. Le comportement du débauché devient une perversion s'ancrant dans l'identité même du fauteur. L'analyse et la thérapeutique investissent le corps du pervers et forceront le sujet à apprendre à traquer les racines de sa perversion et ce, jusque dans sa petite enfance. L'enfant, par le fait même, devra, par prévention, être sous haute surveillance. Le corps, que l'on considère de prime abord rempli de sexualité, doit avouer son plaisir (Ibid). Cette chasse à la perversion est alors vouée à un éternel échec et donc à un éternel

recommencement d'analyse et de chasse aux plaisirs illicites. La famille est devenue à ce moment un centre fourmillant de combinaisons relationnelles possibles, ce qui dégénéra en plusieurs techniques de surveillance et de contrôle des individus et de leurs relations (ségrégation garçon/fille, ségrégation parent/enfant, tabous et peur...) (Foucault, 1976a, p.63). Cet exemple de psychiatrisation des plaisirs *pervers* exprime donc bien ce revirement, ce resserrement étatique sur une population à observer et donc, à micux contrôler.

L'État *gouvernementalisé* n'est plus qu'interdit, mais il utilise deux principales techniques: la discipline et le biopolitique. Le pouvoir éclate et prend assise (développe des techniques déjà existantes) sur la discipline. Le pouvoir, créant, construit l'individu dans sa multitude d'éléments à observer. Le biopolitique est, comme nous l'avons vu plus haut, une technique d'observation, d'administration de l'individu en tant que maillon de la population (Ibid, 1981). Foucault la définira comme :

[...] la manière dont on a essayé, depuis le 18^e siècle, de rationaliser les problèmes posés à la pratique gouvernementale par les phénomènes propres à un ensemble de vivants constitués en population : santé, hygiène, natalité, longévité, races [...] (Ibid, 1979, p.818).

La discipline, elle, si elle est apparue dès le 16^e siècle avec l'art de gouverner, prendra son expansion au 17-18^e siècle. Celle-ci se comprend en tant que « ...mécanisme de pouvoir par lequel nous arrivons à contrôler dans le corps social jusqu'aux éléments les plus ténus, par lesquels nous arrivons à atteindre les atomes sociaux eux-mêmes, c'est-à-dire les individus » (Ibid, 1981, p.1010). En fait, la discipline est une technique d'individuation du pouvoir par de multiples formes de surveillance : « ...comment contrôler sa conduite, son comportement, ses aptitudes, comment intensifier sa performance, multiplier ses capacités, comment le mettre à la place où il sera plus utile... » (Ibid, p.1010). Si l'on prend l'exemple de l'éducation en tant que foyer de cette technologie disciplinaire, l'on peut constater, par exemple, que la simple disposition des pupitres de classe face à l'enseignant permet à ce dernier d'avoir une vue panoramique sur ceux qui devraient l'écouter. Le contrôle des conduites étudiantes et de leur efficacité est alors accru par cette disposition matérielle, et ce,

tout en conférant un pouvoir disciplinaire au maître. Par ces deux techniques de biopouvoir, l'État entre donc dans les sphères intimes des caractéristiques de l'individu.

4.1.2 Production biopolitique et hyperactivité

Ce rapide tour d'horizon de la conceptualisation de la gouvernance de Michel Foucault nous permet de mieux aborder le rapport entre les classes 2 (*Une politique pharmaceutique*) et 4 (*Une vie à organiser*). Ainsi, la classe 2, en tant que sphère politique du problème d'hyperactivité, montre l'État agissant sur sa population. En effet, bien que le traitement de la question de l'hyperactivité a été identifié comme neutre, le fait, en soi, qu'elle soit traitée par le politique, démontre un intérêt *intéressé*. Le politique identifie ce phénomène comme étant un lieu d'action. La réponse trouvée est pharmaceutique. Un objet, nommé médicament, est produit par la sphère économique et administrée à une population, puis à l'individu comme tel. Il n'est pas banal de constater que cet État agissant sur ce qu'il considère comme problématique, le fait par la sphère marchande, économique.

L'*État* de notre corpus semble donc différent de l'*État* bio-politique du temps des campagnes sanitaires du 18^e et 19^e siècles, mais serait bien un *État* marchand, un *État* néo-libéral. Foucault, d'ailleurs, définira l'État néo-libéral comme tentant «... d'étendre la rationalité du marché, les schèmes d'analyse qu'elle propose et les critères de décision qu'elle suggère à des domaines non exclusivement ou non premièrement économique » (Ibid, 1979, p.824). Le pouvoir agit donc toujours ici sur une population, mais utilise pour ce faire des schèmes et des stratégies de type économique. L'État néo-libéral utilise donc la sphère économique et marchande pour agir sur une population dont, à ce stade, on ignore si elle est malade ou dysfonctionnelle. Le pouvoir de l'État *gouvernementalisé* s'étend donc par ce phénomène d'*hyperactivité* sur un domaine économique incarné par l'industrie pharmaceutique.

En opposition à ces actions étatiques, l'on retrouve la classe 4 qui demande, elle, une prise en charge. En effet, la classe 4 est un appel au contrôle. Cette classe traite d'un *Il* qui doit faire, doit être. L'injonction, l'encadrement, cherche à être appliqué sur une population

mal définie. Il est surprenant de constater comment dans une classe où la population est traitée avec le plus de subjectivité (type d'article d'*entrevue* et présence de pronoms personnels), le sujet, l'individu prend si peu d'importance. En effet, le contrôle s'applique peu aux enfants comme tels, mais bien à des comportements perturbateurs appartenant à des enfants anonymes demandant à être encadrés par une famille d'accueil. Ce n'est pas ici l'enfant qui doit être encadré, mais bien ses comportements. En ce sens, Foucault souligne que le pouvoir ne vise pas l'individu, mais bien ses composantes :

...l'individu n'est pas la donnée sur laquelle s'exerce et s'abat le pouvoir. L'individu, avec ses caractéristiques, son identité, dans son épingle à soi-même, est le produit d'un rapport de pouvoir qui s'exerce sur des corps, des multiplicités, des mouvements, des désirs, des forces (Ibid, 1976b, p.36-37).

Ainsi, dans ce champ discursif, l'hyperactivité en tant que maladie, trouble, n'est pas fortement reliée à cette classe.

En effet, la classe 4, quoique appelant au descriptif le proche de la vie quotidienne, ne comporte aucune description de symptômes ou même d'émotions rattachés à un quelconque trouble. Ce qui y est montré, ce sont des débordements comportementaux. N'est-ce pas symptôme de la nouvelle nomenclature qui veut maintenant parler de santé mentale et non plus de maladie ou de trouble psychique ? En effet, la terme santé mentale maintenant de mise, englobe à la fois ceux qui sont dans la droite ligne et ceux qui en sortent, parle, se réfère, à la norme sociale :

Ces interventions [sociales] ciblant certains comportements qui « posent problème » permettent d'établir une distance mesurable (position relative) par rapport aux modèles de comportement qui servent de point de référence socio professionnel aux divers métiers de l'intervention sociale au sens large (Otro, 2005, p.62).

Nous sommes donc ici directement dans la phénoménologie de la norme, à l'intérieur même de la vie sociale. Ce sur quoi il faut agir, c'est sur un comportement inadapté et ce, à un environnement clairement identifié : l'école.

L'institution scolaire a d'ailleurs toujours été un lieu de régulation des conduites, de contrôle social. Disciplinant pour faire de bons citoyens (Gintis, 1971), l'école reflète bien souvent les besoins de la société. La liste de mots pleins de cette classe est intéressante pour montrer toute une série d'injonctions à la pro-activité (réussir, intéresser, exprimer, aimer, etc.). Pour mettre dans le droit chemin ces enfants *délinquants* de la classe 4, donc, il faut s'activer, agir. La technologie de contrôle mise en branle par l'État et utilisant une conception économique, ne peut-elle pas que reproduire son désir marchand de posséder des travailleurs/individus autodisciplinés et pro-actifs ? L'individu qui se croit toujours plus libre et égal dans ses chances de réussite que son frère ou sa sœur, se trouve alors pris dans ce double mécanisme de contrôle des conduites. Les comportements et les désirs, sous la menace de l'inadéquat, sont alors contrôlés et intégrés.

L'individu doit se responsabiliser par le désir, très contemporain, de se *soucier de soi* (Foucault, 1982). L'individu, l'hyperactif, n'est pas dans l'engrenage de la *connaissance de soi* ou de *vérité sur soi*, mais bien dans un souci éthique tourné vers lui-même. Si Foucault a pu percevoir ce retournement vers soi comme une résistance productrice de liberté pour l'individu (Lazzarato, 2000), cette responsabilité et ce désir semblent, eux, remplis de pouvoir. Que le mécanisme passe par une pharmaceutique légitimée par l'État ou que cela passe par la pression d'un langage de pro-activité, le corps même de l'individu moderne, qui plus est de l'hyperactif, est habité par de multiples pouvoirs. La possession des corps ne semble pas être du ressort de la volonté individuelle. Au contraire, le pouvoir étatique et régulateur agit plutôt sous forme d'œillère chimique ou professionnelle tournée vers le comportement délinquant.

Se dessine alors, entre ces deux classes, un portrait type d'un bio-pouvoir foucauldien. Qu'il y ait gouvernance par bio-politique ou par la discipline, ces deux classes de discours ramènent à un pouvoir tentant d'englober l'individu de toutes parts. Le pouvoir décrit par Foucault, d'ailleurs, en est un à fonction productive et non de prohibition. Les pouvoirs sont multiples, ont leur propre spécificité et ne sont pas aliénés à un pouvoir central (Foucault, 1981). Les mécanismes de pouvoir changent constamment et doivent ainsi être davantage

perçus comme des technologies de pouvoir qu'en terme de pouvoir juridique. Dans ce cas, il est à se demander jusqu'à quel point le pouvoir et ses technologies de contrôle que sont la biopolitique et la discipline, ne contribuent pas à la création de la problématique même de l'hyperactivité.

Une des hypothèses de départ fut celle de percevoir dans les différents discours de la presse analysée, l'influence du pouvoir biomédical. La nouvelle connaissance de la dynamique de ces deux classes nous montre, au contraire, que le pouvoir entourant ce phénomène est multiple et dispersé. Le diagnostic d'hyperactivité prend, dans cette relation de classes, très peu de place. Seule importe la technique d'intervention appliquée à une population soupçonnée de délinquance. Le diagnostic ne pourrait être ici que prétexte ou outil de la gouvernance. L'analyse, ou l'interprétation, de jeu de classe est donc davantage économopolitique que médicale.

4.2 Les outils symboliques du jeu discursif

L'analyse de la classe 2-4 permet de mieux comprendre comment plusieurs champs sociaux peuvent être en jeu dans l'utilisation et la propagation du terme *hyperactivité*. Pourtant, l'*hyperactivité* n'est pas, au départ, qu'un simple outil politique, mais bien une caractéristique d'un trouble psychique, d'une maladie nommée et classifiée par un champ scientifique. Bien que le terme *hyperactivité* soit assez simple dans sa structure linguistique, n'accolant qu'un superlatif à un comportement, l'aisance avec laquelle on utilise le terme est peut-être dû, en fait, à la simplicité même de sa construction. Si cette hypothèse reste à explorer, il demeure que le sens même de l'utilisation du terme dans le domaine de la presse, soit dans son essence médicale soit dans son essence d'hyper-action, doit maintenant être abordé.

En effet, la classe discursive 1, nommée *Art et prise de position*, a été décrite comme qualifiant une accumulation et/ou une sur-activité. La thématique artistique s'incarne alors, à la manière de l'acteur, dans une *persona* agitée. Cette représentation de l'agitation n'est pas jugée comme bonne ou mauvaise, mais est bien plutôt une description d'un fait, d'un état

constaté. À son opposé, l'*hyperactivité* du champ *Maladie mentale*, la classe 3, est marquée comme problématique. La souffrance rattachée au terme témoigne alors de la gravité, de la négativité, du trouble. Par contre, d'une façon contradictoire, l'utilisation de l'*hyperactivité* se veut ici désincarnée de l'individu et prend forme d'une manière davantage institutionnalisée par la science.

Nous retrouvons ici une double utilisation du terme *hyperactivité* pointant vers un intérieur ou un extérieur de l'individu. La dynamique de ces deux classes démontre déjà un dialogue entre deux univers symboliques, deux champs sociaux : l'un artistique, l'autre scientifique. L'influence du champ biomédical, hypothétiquement posé au départ, n'apparaît pas clairement sur les autres classes discursives, plus précisément sur la classe 1. La compréhension de la dynamique des classes 1 et 3 qui suit nous amènera à mieux comprendre le rôle du champ biomédical, celui qui colla le substantif de maladie au terme, dans tous les champs discursifs identifiés par la presse écrite étudiée. Le rôle du champ biomédical consiste-t-il en la diffusion du savoir concernant l'hyperactivité ou bien est-il plutôt le maître d'œuvre du phénomène discursif entourant l'hyperactivité ?

4.2.1 L'*hyper-action* artistique

Tout d'abord, les premières réflexions de ce mémoire permirent une constatation quant à l'utilisation sociale du terme *hyperactivité* : le terme, s'il est issu du monde pharmacopsychiatrique, est maintenant récupéré dans le langage populaire. Une hypothèse quant à la double utilisation de notre terme fut alors posée. Notre analyse nous montre bien, en effet, que l'hyperactivité, dans la presse écrite québécoise, n'est pas simplement abordée comme étant une maladie, mais aussi comme épithète d'un état. Cette utilisation ne prend, par contre, racine que dans une seule classe, la classe 1. Seule, donc, la classe discursive 1 fut reliée à la variable indépendante « épithète » par un χ^2 significatif de 459,17.

Nos résultats ne montrent donc pas une utilisation répandue du terme dans une quotidienneté sociale, dans le cas de la presse, mais appartenant à un champ social particulier, le champ artistique. Ce dernier champ maintes fois étudié a ses caractéristiques propres.

Certains diront que *l'art* est un lieu de création ou de critique, tandis que d'autres pourraient le qualifier de simple reflet d'une société ou d'une classe X. Notre propos ne s'attachera pas ici à définir ce qu'est le champ artistique comme tel, mais bien d'en entendre le message au travers le média journalistique. Cette lecture nous permettra de mieux distinguer son opposition au champ scientifico-médical.

Comme nous l'avons vu précédemment, les sous-divisions de mots pleins de cette classe accolent des éléments de la sphère artistique (Ex. : roman, scène, artistique, musique, etc.) à des qualifiants d'états (Ex. : foncé, français, homme, grand, etc.). Pour être plus à même de comprendre la signification de l'utilisation du terme, du qualifié, il nous faut tout d'abord cerner celui qui parle ici, le qualifiant, soit le champ artistique. Ce dernier pourrait être abordé selon deux angles : nous pourrions le prendre de front et tenter de le voir comme un champ social ayant sa population et sa lutte propres, soit nous pourrions le prendre comme moteur de ce que l'on appelle l'art avec ce qu'il sous-entend de création.

Pour débiter, nous pouvons tenter de comprendre la classe 1. en utilisant l'apport théorique de Pierre Bourdieu sur les champs sociaux. Un champ social, pour lui, est « comme un espace dans lequel s'exerce un effet de champ, de sorte que ce qui arrive à un objet qui traverse cet espace ne peut être expliqué complètement par ses seules propriétés intrinsèques. Les limites du champ se situent au point où cessent les effets du champ » (Bourdieu, 1992, p.76). Les champs sont soit en lutte pour leur propre conservation soit en continuelle *transformation de la configuration des forces* inhérentes aux luttes internes (Ibid, p.77-78). Les stratégies utilisées par les agents du champ pour se distinguer des autres agents dépendront alors de leur position dans ledit champ. Si nous prenons ici la classe 1. comme faisant partie d'un champ artistique, il faut la comprendre en tant que résultante d'une lutte interne entre ses agents. Alors, qu'en est-il des agents du champ artistique ? Pierre-Michel Menger nous apprendra, après une étude des différentes conditions de travail des artistes français, que la condition d'existence du travailleur artistique typique : « ... paraît constituer un bon guide pour identifier les séductions et les écueils de l'enrichissement du travail en autonomie, en responsabilité, en créativité, et de l'exposition vivement inégalitaire aux risques corrélatifs » (Menger, 2004, p.88). En fait, les travailleurs artistiques, toutes

disciplines confondues, vivent une dégradation relative de leur condition de travail tant par la concurrence toujours accrue que par l'augmentation des inégalités ou de la demande de flexibilité. À travers ces pugilistes, certains dominants ressortent du lot. En effet, Chiapello montra comment le monde artistique est en proie à une nouvelle classe de dominants, soit la classe gestionnaire-managériale (Chiapello, 1998). La dominance d'un tel groupe aura des effets aussi bien sur la lutte que les concurrents de ce champ se feront, mais, par le fait même, sur la structure du dit champ. Le producteur d'une pièce de théâtre, par exemple, se trouve non seulement en lutte contre les autres producteurs desquels il devra se *distinguer*, mais il devra aussi utiliser un certain pouvoir symbolique légitime au champ, soit, nous l'inférons, une symbolique propre à la classe gestionnaire. La pièce produite, s'ancrant par ses créateurs dans un champ spécifique, sera alors autant un reflet de luttes internes qu'un produit tentant de satisfaire le plus large public possible.

(...) l'offre exerçant toujours un effet d'imposition symbolique : un produit culturel (...) est un goût constitué, un goût qui a été porté de la semi-existence vague du vécu à semi formulé ou informulé, du désir implicite, voire inconscient, à la pleine réalité du produit achevé, par un travail d'objectivation incombant presque toujours, en l'état actuel, à des professions; par là, il enferme la force de licitation, de légitimation et de renforcement que détient toujours l'objectivation, surtout, comme c'est le cas, lorsque la logique des homologues structurales l'assigne à un groupe prestigieux et qu'il fonctionne alors comme autorité qui autorise et renforce les dispositions en leur donnant une réalisation collectivement reconnue (Bourdieu, 1979, p.256).

L'utilisation du terme *hyperactivité* par un tel champ n'est alors peut-être pas si banale. En effet, les mots, outils de la symbolique, annoncent peut-être ici un champ en lutte. L'expression d'une réalité hyper-active serait toute propre à la réalité des artistes contemporains. Tant par la précarité de leur réalité de travail que par l'imposition d'une rentabilité et d'une productivité impératives pour une classe managériale (Gaullejac, 2005), l'hyper-action est la réponse logique de beaucoup d'artisans. Le produit de leur art est alors teinté d'un vocabulaire qui prend un sens qui leur est propre.

Par contre, plusieurs auteurs s'objectent à l'idée de réduire l'analyse de l'artistique aux simples conditions de travail des artisans et prétendent qu'il serait important d'inclure une

analyse plus poussée de ce qui est produit, soit l'art (Moulier Boutang, 2004). Différentes approches peuvent être ici utilisées, comme le souligna Menger; la thèse de l'art comme vérité utopique de l'homme (Marx), l'art comme critique et protestation contre le capitalisme (Adorno), l'art comme facteur dissolvant du capitalisme (Bell) et, finalement, l'art comme modèle du principe d'innovation (Chiapello et Boltanski). Il serait impossible, selon ces compréhensions, de considérer le discours sur l'art comme un simple produit de luttes ou plutôt comme une réalité concrète de travailleurs. L'art serait déjà, en son essence même, une tentative d'expérience de transformation ou du risque de la pensée (Ibid). L'art propose alors une critique naturelle au système aliénant qu'est celui du capitalisme. Par contre, *l'esprit du capitalisme* fonctionnerait justement par la récupération des critiques qui lui sont faites. Trois grandes phases, ou esprits, du capitalisme auraient évolué au cours du temps, et ce en constante adaptation aux critiques faites tant par les aires sociales (critique faite contre l'oppression à la liberté et à l'autonomie puis, critique de l'inégalité et de la misère) et artistiques (critique faite au capitalisme comme source de désenchantement, d'inauthenticité, d'opportunisme et d'égoïsme) (Chiapello et Boltanski, 1999).

L'art serait là pour dénoncer la perte de sens, du beau, des bons sentiments. Le système capitaliste aurait repris ces critiques en répondant, dans un premier temps, par une marchandisation de la différence qui aura pour conséquence d'offrir sur le marché une diversité de biens, d'identités et de relations humaines (Ibid, p.533). Cette inondation de faux-semblants ne peut qu'amener, par contre, par son collage artificiel de création d'identités, déception et insécurité face à ce qui peut être considéré vrai ou faux. Cette dernière critique amena donc le capitalisme à une deuxième restructuration où la réponse fut la gestion de la *fidélité à soi*, l'authenticité à tout prix. Néo-management, PNL, thérapies psycho-cognitives se mettent en place pour *rendre* authentique. Tout doit être authentique, donc tout devient soupçonné d'inauthenticité (Ibid, p.558). Non seulement la démarche de rendre authentique sonne faux, mais peu d'individus en ces ères d'adaptabilité au marché ont les moyens de plonger en eux-mêmes pour trouver un *vrai soi*. La demande d'authenticité se trouve donc court-circuitée par un cynisme qui ne peut qu'émerger d'un pareil cul-de-sac.

La critique artistique, inhérente à l'art, a donc permis une démocratisation d'un authentique, mais n'a pas pu le libérer. Un va-et-vient entre le soi et l'environnement perturbe alors l'individu troublé, qui ne sait plus ce qu'il est et doit être. Il sait qu'il doit être lui-même, mais cette exigence à un lourd prix. Les artistes et l'art ne peuvent-ils pas être des symboles de ce tourment ? L'artiste qui tente de se libérer ne sait plus, lui non plus, comment se sortir de l'exigence d'authenticité. L'utilisation du terme *hyperactivité* dans le champ journalistique est peut-être, là encore, symptôme de l'agitation circulaire qu'apporte l'exigence d'authenticité.

Enfin, comme le souligne Bourdieu, les champs ne sont pas des domaines étanches. Le champ artistique n'est ni une copie d'un extérieur ni un champ autonome qui ne dirait ou utiliserait qu'un vocabulaire hermétique correspondant à sa propre existence. L'influence externe à un champ se ferait en «...ne s'exerçant que par l'intermédiaire du champ, sont médiatisées par la logique du champ. Une des manifestations les plus visibles de l'autonomie du champ, c'est sa capacité de réfracter ... » (Bourdieu, 1997, p.5). Il serait donc possible de voir la classe 1. comme une réfraction d'un champ sur le phénomène social qu'est l'hyperaction, qui touche autant ses membres que sa structure. Le phénomène est alors ingéré puis digéré sous forme d'épithète sociale. Tant par les luttes internes victorieuses par un groupe gestionnaire, que par les conditions de vie de l'artiste ou par l'effet de l'art sur une société capitaliste, le monde artistique apparaissant dans notre corpus journalistique reconnaît un terme, *hyperactivité* et l'utilise ensuite pour le faire sien. Il nous reste à savoir ce qui se trouve en amont du terme, en amont de l'*hyperactivité*.

4.2.2 Luites internes et experts dominants

Avant de pouvoir même analyser le terme *hyperactivité*, il faut d'abord en retracer la construction, l'origine. Ainsi, le terme fut, en premier lieu, mis à jour par la psychiatrie étatsunienne. Il était attendu que le champ créateur du terme apparaisse dans le corpus analysé. En ce sens, nous en venons à la dernière classe analysée, la classe 3, qui est, en fait, la classe représentant la maladie psychique qu'est le TDAH. En effet, des 4 classes

discursives, une seule aborde le TDAH par sa raison d'existence même qu'est le diagnostic de maladie. Si dans nos hypothèses de départ il fut question de l'influence de cette classe sur les autres, il nous reste maintenant à découvrir ce qu'elle représente. Il y a dans cette classe, nous l'avons vu précédemment, la présence de discours biogénétique et, disons, psychométrique, abordant le TDAH en tant que problématique et en tant que producteur de souffrance pour l'enfance. Comment cette classe peut-elle bien influencer une classe artistique ? En fait, nous avons circonscrit la classe 1 en la comprenant en tant que champ comme le définit Bourdieu. En vis-à-vis du champ 1, donc, nous pourrions tenter de comprendre la classe 3 en tant que discours appartenant à un champ scientifique.

La structure d'un champ, comme nous l'avons vu, est définie par les rapports de force et les choix stratégiques des protagonistes du champ qui se retrouvent objectivés de manière institutionnelle (Ex. : les universités, les revues scientifiques). Les institutions, ensuite, agissent comme des distributeurs de légitimité. Cette légitimité agira ensuite comme un ticket, distribuant des places assignées dans le même champ (Bourdieu, 1976, p.94). La lutte individuelle des chercheurs se retrouvera donc à structurer le champ. Il est alors important de connaître les luttes intestines propres à un champ pour en comprendre les forces et la symbolique. Dans le domaine scientifique qui nous intéresse ici, le champ de la psychiatrie, nous pouvons constater une évolution assez spécifique de ses luttes et influences.

En ce sens, Françoise Boudreau réalisa une belle synthèse de ce qu'elle appelle le *scénario psychopolitique* qui eut lieu dans le Québec du 20^e siècle. Son analyse porta sur les jeux de pouvoir de différents groupes d'intérêts à l'intérieur du système psychiatrique. Son étude démontre que chaque lutte et chaque vainqueur amenèrent, entre autres, un nouveau système permettant de comprendre la psychiatrie et un modèle d'intervention spécifique (Boudreau, 1981). Trois grandes phases eurent lieu. La première est de type *système asilaire*. Celui-ci fut instauré et maintenu à la fois par le clergé et par une certaine classe petite-bourgeoise de neuropsychiatres. Ce système, qui eut cours à partir de la création de la Colonie jusqu'aux années '60, avait comme modèle d'intervention l'internement et avait comme but le salut de l'âme troublée. Ce système fut bousculé par l'arrivée de jeunes psychiatres formés à la psychiatrie et aux nouvelles sciences (notamment pharmacologique).

Cette nouvelle classe de psychiatres bourgeois amena la deuxième période, le *système psychiatrique* qui avait, lui, un modèle d'intervention ciblant l'individu de manière curative. La lutte pour l'obtention de la place dominante du champ ne se fit pas sans heurts. La nouvelle classe dut proposer un nouveau système scientifique pour comprendre la maladie puis, dut s'allier avec l'intérêt du public. En effet, le système asilaire était solidement maintenu tant par un intérieur homogène que par la complicité d'un extérieur politique (voir, par exemple, le cas des enfants de Duplessis). Ce nouveau groupe, pour prendre le pouvoir, devait alors aller chercher, lui aussi, des supports extérieurs. L'appui survint notamment à la suite d'une véritable campagne médiatique marquée par la publication du livre « Les Fous crient au secours » en 1961 (Dorvil, 1988). Prenant appui à l'extérieur du champ par l'opinion publique, puis des paliers gouvernementaux, plusieurs réformes eurent lieu pour ainsi mettre sur pied ledit *système psychiatrique*. Ce système est caractérisé par la volonté de faire plus de place aux différents types d'intervenants, par son désir de laïcisation et de démocratisation d'un système qui était alors aux mains des congrégations religieuses. Un nouveau groupe, qualifié de moderniste, fit donc sa place en instaurant un nouveau rapport dans le champ scientifico-psychiatrique.

Par contre, cette instauration d'un nouveau régime ouvrait la porte à de multiples types d'interventions et créait une plate-forme d'intervention à la gestion des ressources. En route vers une désinstitutionnalisation, les travailleurs sociaux et psychologues prirent de plus en plus de place. Cela créa une instabilité dans le pouvoir de légitimation de ces nouveaux dominants. Déjà, de nouveaux concurrents au pouvoir légitime firent leur entrée et proposèrent un modèle d'intervention visant la prévention et la santé publique globale. Ce groupe était surtout constitué de technocrates, de gestionnaires. Le champ, dans les années '70, change alors encore de structure pour aboutir à un *système global des affaires sociales* (Ibid, p.29). Nouveau groupe, nouvelle légitimation. Les victoires, par ailleurs, ne s'arrachent pas par K.O. , chaque groupe récupérant un élément du précédent pour le faire sien en le modifiant à sa manière (Bourdieu, 1976). Si le nouveau groupe de dominants, les gestionnaires, apporta une nouvelle vision du soin en tant que service demandant efficacité, ils gardèrent, quand même, le vocabulaire psychiatrique. En fait, Boudreau considère que c'est finalement les psychiatres eux-mêmes qui sont devenus des gestionnaires et non pas des

gestionnaires qui sont devenus spécialistes en psychiatrie (Boudreau, 1981, p.44). La logique des dominants a alors touché toute la structure du champ. La santé/maladie est alors aliénée à une logique de rentabilité de gens d'affaires. Le sujet est alors mis à distance, ce qui permet la gérance, tant du système de santé que du patient-client.

Ensuite, ce qui peut caractériser aussi ce champ, c'est l'utilisation d'un vocabulaire de type neurogénétique. Comme nous l'avons vu, nous sommes présentement dans une ère où la *zoè* devient sacrée et explique toute la nature humaine. Dans ce sens, les études de Schmitz et all. (2003) nous ont montré comment les causes génotico-biologiques étaient celles qui étaient le plus présents dans les médias. Parallèlement, on remarque une concordance constante entre le nombre d'articles publiés au cours des années et l'augmentation des ventes de Ritalin (Ibid). L'individu, malade ou en santé, n'est donc plus pensé en des termes de phénomène humain (*bios*), mais bien réduit à sa vie organique, à la *zoè* (St-Jean, 2005). Nous reprenons donc ici la distinction entre une *zoé* et une *bios* déjà implicite chez Aristote, mais qu'Arendt et Agamben ont rendu explicite : « ...la *zoé*, vie physique de l'être vivant, celle de l'humain comme de l'animal; la *bios*, vie inscrite dans un espace social, propre à l'humain en tant qu'il est un animal politique » (Fassin, 2006). Ce paradigme biologique, pour ne pas dire *zoèlogique*, présent dans les écrits étudiés, se retrouve donc en aval de l'analyse thérapeutique. L'analyse associée au domaine du traitement de la maladie reprend donc les termes scientifiques du moment, soit le vocabulaire neurogénétique.

La classe 3, nommée *Une maladie mentale*, est donc un puissant amalgame entre un vocabulaire scientifique légitime et une manière de faire typique de la classe dominante, la classe gestionnaire. Cette union peut expliquer leur dominance sur les autres groupes scientifiques (ex. : psychologique, psycho-éducatif) qui se sont d'ailleurs montrés absents dans les discours du corpus présent. Il reste par contre à comprendre comment ce champ, cette classe, a pu influencer les autres.

4.2.3 Échange de signifiants

L'interprétation de ces deux dernières classes nous a permis d'observer les jeux de champs dont chacun foisonne. L'analyse des champs sociaux que permet la théorie de Bourdieu, nous a fait comprendre que les champs ne sont ni des univers hermétiques ni complètement perméables. Si notre questionnement initial portait sur l'ascendant que le champ biomédical pouvait avoir sur les autres champs, nous pouvons maintenant constater qu'en premier lieu, le champ est davantage caractérisé par un discours *zoologique*, puis, en second lieu, que ce dernier champ a très certainement une influence, mais que la responsabilité de la diffusion du terme *hyperactivité* ne doit pas lui incomber à lui seul. En effet, les champs font tous partie, après tout, de la même société qui, par ses luttes, structure aussi les interrelations entre les champs.

L'analyse de ces deux discours avait comme cible une meilleure compréhension du signifié derrière l'utilisation et l'abondance du discours sur *l'hyperactivité*. En fait, le signifiant, pour reprendre une analyse *saussurienne*, est ici assez simple puisque le terme représente l'hyper-activité. L'utilisation du terme ne peut qu'être maniée dans l'optique de signifier une hyper-action. L'*hyper* est ici, par sa démonstration de débordement, un outil marqueur non seulement d'une réalité concrète, mais aussi du *senti* de cette *hyper*. Il est surprenant de voir comment la classe 1 (*Art et prise de position*) fit montre d'une certaine neutralité dans son approche du terme alors que la classe 3 (*Une maladie mentale*) se permit d'accoler souffrance et gravité à la maladie. Coup de théâtre! Ce n'est pas la classe à laquelle on pense qui dramatise en connotant le terme, l'associant à la maladie. Le drame, dans la presse, est bien du côté scientifique et non pas du côté artistique. Si la science se targue de son indépendance face au reste de la société (Bourdieu, 1976), c'est bien souvent, en fait, le signe de sa relation avec celle-ci. Pour se légitimer, la science peut se dire indépendante, mais elle reste toujours une représentation de l'extérieur sociétal. En fait, l'interrelation de ces deux classes illustre la porosité des champs soumis à des vécus similaires. En effet, artistes ou scientifiques subissent la même influence; non seulement du même système économique de production, le système capitaliste, mais ils se retrouvent avec les mêmes dominants dans chacun de leur champ, soit la classe gestionnaire. Non seulement le vocabulaire est commun, mais il se complète dans un échange de signifiants.

Le champ psychiatrique, ayant au départ un fort capital d'influence légitime faisant partie du champ de la science, a lancé le bal en qualifiant une réalité intra-psychique. Le monde artistique le *réfracta* pour décrire, lui, une réalité extra-psychique. Il n'est pas insignifiant de constater que le terme émergea d'un champ scientifique relié à un courant se détachant de l'essence humaine, la *bios*, pour se consacrer à une *zoè* précise. L'*hyperactivité* est donc née dans un courant se détachant du vécu humain, de la *bios*, mais il fut rapidement récupéré par la vie elle-même, par le monde du travail, par le monde du sentiment, par cette même *bios*. Un terme à saveur *zoologique* est alors biologisé par son usage pratique tout humain. Les différentes manières de récupérer le terme *hyperactivité* sont donc non seulement symboles d'un échange entre champs, mais aussi d'une lutte entre un vocabulaire assujettissant le sujet humain à un ordre, *zoologique* ou organisationnel et un vocabulaire voulant témoigner de la réalité vivante de l'humain. Dans notre analyse, nous retrouvons donc une lutte vivante, s'opposant à une gestion organisée des vies.

CHAPITRE V

DISCUSSION

Pour terminer, il semble maintenant plus clair après l'analyse discursive que le terme hyperactivité porte un poids symbolique tout à fait contemporain. En effet, la présence de ce terme dans notre corpus journalistique, imputable de prime abord à une nomenclature psychiatrique, s'est répandue dans différentes couches de la société. L'hyperactivité n'est donc plus, à partir de ce moment, qu'un simple trouble sujet à diagnostic. Le trouble, la maladie mentale, devient ici mythe. En ce sens, Roland Barthes avait montré comment « Chaque objet du monde peut passer d'une existence fermée, muette, à un état oral, ouvert à l'appropriation de la société » (Barthes 1957, p.216). Le fait de prendre conscience qu'une maladie est mythe n'a pas pour objectif de nier ni l'existence même de ladite maladie ni des symptômes qui lui sont associés, mais bien, justement, de mieux départir les faits des représentations entourant la maladie (Szasz, 1974). La recherche présentée, de par son analyse discursive entourant l'utilisation du terme hyperactivité dans la presse écrite québécoise, a donc permis de circonscrire le mythe *hyperactivité* dans sa production langagière.

Au départ, trois blocs d'hypothèses étaient présentés et une analyse interprétative fut tentée sur les deux dialogues croisés de notre corpus discursif. Si les deux premiers blocs d'hypothèses portant sur l'expansion temporelle de la maladie et sur les types de supports journalistiques empruntés ont été réfutés, le troisième bloc d'hypothèses portant sur le rôle d'une influence discursive de la sphère médicale sur les autres sphères sociales reste, lui, à propos. En effet, l'analyse a permis de comprendre comment les différents champs discursifs prennent corps et créent une gestalt mythique autour du terme hyperactivité. Nous avons vu,

en ce sens, comment l'interprétation du dialogue de la classe 2 et 4 nous éclaire sur le rôle de la gouvernance étatique autour du phénomène observé. En effet, l'hyperactivité est aussi un élément de la gouvernance qui agit sur une population floue et marginalisée. L'interprétation du dialogue de la classe 1 et 3, elle, nous a permis de comprendre comment les différents champs peuvent s'échanger un vocabulaire tout en l'intégrant selon leur structure propre.

Un certain éthos restera pourtant le même lors de ce procédé d'échange, un éthos de productivité et de *zoélogisation* du sujet humain. Les interprétations proposées ont donc bel et bien montré l'influence et le pouvoir symbolique que le champ médical pouvait avoir sur toute la sphère discursive analysée et ce, en tant que transbordeur symbolique. Pourtant, ce n'est pas ce dernier qui semble à la source de l'explosion phénoménale qui nous intéresse. Le fil conducteur de ces différents champs semble davantage structurant. En effet, la valeur polysémique du terme *hyperactivité* semble se comprendre par le fait que la circulation de sens peut passer par des *canaux* déjà disponibles. Ces *canaux* semblent s'être creusés par un désir de production, d'hyper-agitation. Cette activité qui relie les différents champs est alors portée par un groupe de dominants particulier, un groupe de gestion de l'humanité. L'individu de ces champs est gouverné et géré. C'est chez cet individu que l'*hyperactivité* prendra forme, et où le mythe prendra forme. Comme le fit remarquer Lévi-Strauss :

Il me semble seulement que si, dans les sociétés sans écriture, les connaissances positives étaient très en deçà des pouvoirs de l'imagination et qu'il incombait aux mythes de combler cet écart, notre propre société se trouve dans la situation inverse, mais qui, pour des raisons opposées certes, conduit au même résultat (Lévi-Strauss, 1991, p, 11).

Ainsi, les discours analysés dans ce mémoire ne furent pas des discours scientifiques, mais bien des discours provenant et produits pour le néophyte. Le mythe *hyperactivité* y habite et y prend forme.

La discussion proposée ici aura pour but d'éclaircir le parcours que l'hyperactivité emprunte, et cela de la forme discursive jusqu'à l'individu. Ce passage, ces *canaux* ouverts, nous proposons de les comprendre sous deux formes d'injonction : soit concentré et soit un

concentré. Cette discussion est donc une proposition de compréhension plus structurée des interprétations faites précédemment. Par la suite, nous nous pencherons sur les possibles critiques à apporter aux interprétations proposées et ce, tant au niveau méthodologique qu'épistémologique. Cela nous permettra ainsi d'avoir un regard plus pointu sur les limites interprétatives du présent mémoire.

5.1 L'individu dé-concentré

5.1.1 Être concentré

La société dite du savoir demande une ressource type, une ressource humaine formée et disciplinée centrée sur la tâche. Ensuite, les avancées technologiques et communicationnelles exigent non seulement une instantanéité de la réponse, mais aussi une formation constante. Cette nouvelle imposition de délais sera mise sous la responsabilité du développement et de l'accomplissement personnel (de Gauljac, 2005). D'un autre côté, la demande de rendement financière exigera une constante augmentation de la rentabilité et donc de la productivité. Cela, encore là, est imputable au sérieux et à l'hyper-agitation de l'individu-employé. Sous l'apparence de la croyance que l'individu n'appartient qu'à lui-même, ce dernier cherchera l'essence intérieure, le *here and now*, lui permettant à la fois de correspondre aux besoins du marché et à ses besoins individuels d'authenticité. La structure autoritaire n'étant plus de mise, l'injonction disciplinaire passera pour une soumission libre de la part de l'individu. Le glissement de formes de domination dont parlait Martuccelli apparaît dans la mise en place de ressources fiables et jetables (Martuccelli, 2004). L'individu ne se sentira alors pas obéissant à un ordre supérieur. L'altérité disparue, la soumission semble se faire par et pour soi-même. En fait, tout le système de gestion du personnel découvert dans l'interrelation des classes 1 et 3 s'ancre dans une pratique présente, elle, dans l'échange entre les classes 2 et 4. Les classes dominante et gestionnaire (classes 1-2) instrumentalisent l'humain, de sa subjectivité à ses comportements propres (classes 3-4), vers une finalité qui ne peut que les servir.

L'individu confiné dans un lui-même *étranger* tente par tous les moyens de se concentrer à sa propre soumission. Séduit par le mirage de la liberté et de l'authenticité, l'individu travaille et se concentre à sa tâche. Celui qui se déconcentre est alors marginalisé comme forme d'immoralité à l'ordre établi. Il est un *par défaut*, un *fatigué*, un *délinquant hyperactif* de la classe 4. Difficilement à la hauteur des demandes, il se réfugie dans une fuite en avant sans aboutissement possible. La peur de la marginalisation est extrême et punie d'exclusion du monde du travail, du monde scolaire ou même de la société entière. Bien que la fuite en avant épuise et désoriente, elle est encore choisie de préférence à la honte tout humaine de l'exclusion. S'il le faut, au prix d'une stigmatisation¹⁹ profonde, l'athlète de la fuite sera prêt à accepter un diagnostic de maladie en autant qu'une aide experte et/ou technologique lui soit apportée. La prise aliénante de psychotropes sera considérée comme une libération vers un soi que l'on espère salvateur (Cohen, 1996). Telle une machine à calibrer, l'individu tente de trouver la recette magique qui lui permettra d'être concentré à sa tâche et donc à lui-même.

5.1.2 Être un concentré

L'*hyperactivité* traitée dans notre corpus témoigne donc d'une certaine injonction à certains comportements humains, à une certaine forme sociale. Cette forme d'individualité, être concentré à soi-même, doit prendre forme dans une réalité tangible, aux effets observables, comptabilisables et gérables. À la manière des évaluations des politiques publiques, l'individu doit pouvoir évaluer les coûts/bénéfices de ses actions et mêmes de ses émotions (de Gaulejac, 2005.). Le nouveau type de produit sur le marché capitaliste contemporain est maintenant dit financier et donc immatériel. On parle à ce moment de société du savoir, de société de la communication. Le capital devient personnel ; l'individu devient son propre capital. Il doit s'y investir tant par son éducation, par sa santé, que par ses habiletés sociales et ainsi espérer se vendre, vendre ses capacités et ses qualités personnelles (Gorz, 2003). L'hyperactif est en déficit, il n'a pas toutes les qualités requises pour la vente

¹⁹ Le stigmaté est ici compris comme étant une réaction sociétale qui « altère » l'identité normale de l'individu (Friedson, 1984). Dans le cas des maladies les plus graves ou illégitimes, l'individu restera *celui qui a eu*.

de son individualité. Cette logique d'évaluation s'ancre dans une rationalité d'externalité. Selon Henry (2003), la pensée occidentale se trouve constamment dans une extériorité qui se traduit par une pensée figurant l'être par un *ressemblant*. Cette façon de penser l'humain laisse l'individu vidé de sa propre vitalité humaine (bios), son existence active, pour le laisser dans *une angoisse de sens*. Vus par un extérieur, les comportements et sentiments sont alors à la merci de l'expert qui pourra lui être associé. Selon de degré de gravité ou de l'angle choisi, l'hyperactif, par exemple, sera évalué par la lucarne du politicien, du psychologue, du criminologue, du neurologue, etc. La vie, elle, en soi, n'aurait pas un sens quelconque, mais bien un *pour et par* elle-même. L'hyperactif n'est justement pas un simple enfant, mais bien *un hyperactif*. La rationalité occidentale portée par le regard scientifique nie alors la vie, la bios, en l'objectivant dans une spatialité et une temporalité données. L'enfant est restreint à une catégorie, à un état. Son existence, en tant qu'être d'actions et de changements, est niée par ce regard froid qu'est la rationalité scientifique.

Le regard biomédical de la classe 3 devient un *must* linguistique sur le marché de l'expert observant l'angle extérieur de l'humain. L'hyperactivité est alors un objet linguistique fort par sa constitution en terre de la *zoémédicalisation*. Regard prioritaire pour comprendre l'agir humain, la médecine se serait imposée tant par l'exclusivité de l'acte médical, l'extension de l'expertise médicale aux domaines de la vie sociale et par une morale de la vie saine définie médicalement (Zola, 1981). Le médecin s'impose alors et ce, avec l'aide d'un lobbying des compagnies d'assurances et pharmaceutiques. Il est en effet important, pour la compréhension de la structure du marché linguistique étudié, de mettre en lumière l'influence des lobbys économiques sur la construction et la définition même des maladies et de leur traitement (Phillips, 2006 : Monynihan et Henry, 2006). La publicité directe et indirecte, la formation aux professionnels de la santé et le poids économique sur la législation publique sont très certainement à mettre en lien avec l'importance symbolique du monde *zoémédical*. Cet amalgame de pouvoirs économiques exerce une pression sur la représentation et la compréhension de la vie sociale des individus contemporains en mettant de l'avant la valeur d'un traitement chimique, au détriment de d'autres explications plausibles (Cohen, 1996).

La réduction de la vie à un concentré médico-pharmaceutique permet une démocratisation de la maladie et donc de la vie : nous sommes tous semblables et uniformes et donc le traitement peut l'être lui aussi. Dans un discours journalistique, une classe artistique (1) peut se trouver côte à côte avec une classe politique (2) qui est elle-même en lien avec une classe médicale (3) puis aux comportements mal définis de la vie quotidienne (4). À la manière d'un concentré *Welch*²⁰, l'individu d'aujourd'hui se doit d'être un concentré de comportements et de réactions prédisposés. L'individu se donnera ensuite le droit, comme marque de son individualité, d'y mélanger sa concentration personnalisée d'eau. L'hyperactif, en nous permettant encore une fois une métaphore colorée, serait ici la pulpe d'un jus d'orange trop *nature* et pas assez *parfait*. Cette imperfection n'étant pas ce que nous entendons d'un individu bien défini.

La forme discursive quadrilatère de la répartition des champs discursifs de l'analyse factorielle de correspondance (voir app.A) en dit long, d'elle-même, sur l'équité et l'équilibre des différents champs se côtoyant sous le vocabulaire de l'hyperactivité. Il n'y a plus place, ici, au désordre propre à la vie humaine. Tout est rangé et ordonné par un but, par une extériorité. Le détour de la compréhension de l'hyperactivité par une vision macrosociologique nous permet alors de mesurer l'importance sociale d'une question individualisée. En ce sens, si nous reprenons le diagramme de la tiercéité présenté précédemment (voir fig.1.1), nous pouvons placer le trouble de l'attention au cœur des interrelations objet-ego-alter pour tenter de comprendre sa construction. D'un côté, l'individu et l'enfant, de l'autre côté, le *zoémédical* et les différents corps de professionnels, puis en troisième partie, le terme d'hyperactivité en tant que tel (voir fig. 5.6).

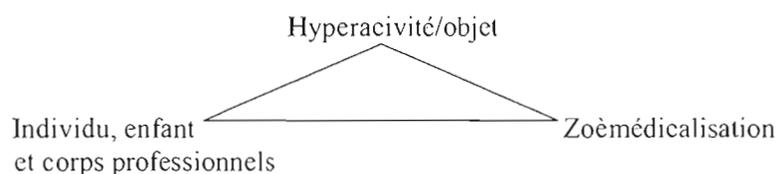


Figure 5.6 L'hyperactivité dans la tiercéité

²⁰ Boisson fruitée dont le concentré est mis en conserve.

Si l'on considère l'image du trouble de l'attention comme un prototype, un mythe, il est clair que le parent qui remarquera les caractéristiques du dit prototype sera plus enclin à suivre le traitement en lien avec l'image. Plus il y a propagation de l'image, de la représentation, plus il y a de possibilités que des individus s'identifient à celle-ci. Donc, non seulement la représentation de la maladie se construit par les interrelations des acteurs en jeu, mais cette construction gagne en accélération par la modulation des perceptions et des identités de chacun. Si un Denis LaMalice était perçu dans les années '50 comme un garçon espiègle, il est maintenant réellement perçu comme ayant un trouble physiologique et nécessitant un diagnostic médical. Que le trouble neuronal existe ou pas n'a que peu d'importance ici, car les individus, eux, agissent en relation avec le rôle qu'on leur attribue (et qu'ils s'attribuent eux-mêmes). Le petit Denis agira en malade et le psychiatre ou le psychologue agira en le traitant. Les différents discours présents dans la presse écrite analysée parlent donc d'un mythe de l'*hyperactivité* et ce, qu'il soit question de la maladie ou de l'épithète. L'utilisation du terme *hyperactivité*, lui, s'accroît et se justifie par son existence même.

Par un jeu de spirale, les trois éléments de la tiercéité se construisent les uns les autres tout en construisant d'autres concepts proches. Ainsi, le mythe de l'*hyperactivité* passe au travers d'autres représentations (représentation de la santé, de la maladie, de la productivité, de l'enfance, etc.) et se fait lui-même construire une *épaisseur* sociale. Le concept d'enfance, ayant évolué de son côté pendant des siècles, se relie à celui de santé/maladie dans une union contemporaine. L'individu se définissant dans un mouvement instable de recherche de liberté et de contrôle intérieur, trouve une stabilité en prenant refuge dans un discours *zoémédical* qui définit une réalité comme problématique, oui, mais dont les causes seront externalisées dans une génétique lointaine. Apparaît alors une nouvelle maladie, un nouveau trouble, une nouvelle appellation, un nouveau terme. Au-delà d'une simple nouvelle dénomination, surgissent de nouvelles identités.

5.2 Limites et regards à approfondir

Finalement, si nous voulons porter un regard clair sur nos propres conclusions et interprétations de l'analyse, il est souhaitable de prendre une distance critique sur le travail effectué. En effet, il est important de comprendre les limites méthodologiques de notre analyse. L'analyse discursive est un outil qui comporte ses propres limites et nous ne prétendons pas avoir exploité toutes les possibilités de compréhension qu'un tel processus d'analyse peut permettre. Nous croyons que c'est en étant conscient des lacunes de notre travail que nous pourrions amener, par la suite, notre réflexion à un stade plus approfondi et plus riche en compréhension.

5.2.1 Limites méthodologiques

En premier lieu, les logiciels de type lexicométrique dont ALCESTE fait partie occupent une place importante dans le paysage méthodologique, permettant des opérations statistiques quasi-automatiques. Pourtant, plusieurs lacunes ont pu être associées à ce logiciel et nous en considérons ici trois importantes qui ont pu influencer sur notre analyse. Pour débiter, le logiciel ALCESTE fut critiqué, entre autres choses, par rapport à la dimension technique où certaines expressions pouvaient porter à ambiguïté lors de l'analyse (ex. les mots vides ou pleins). Ensuite, le logiciel fonctionne à la fois par une entrée lexicale et par le découpage en UCE. Dans un premier temps, nous pouvons nous questionner quant au paradigme du mot-clé que représente l'entrée lexicale — ici le terme *hyperactivité*. Dans un deuxième temps, le découpage en UCE se détermine d'une manière standardisée selon la ponctuation des phrases dans l'objectif de permettre la classification des segments en tableau et ce, dans un certain respect d'objectivité. Pourtant, en faisant cela, il est possible de perdre, de ne pas prendre en compte, une certaine subtilité, un certain rythme de la phrase. Le style du texte se trouve donc sacrifié au profit d'un tableau à double entrée. Si cela peut être pratique dans l'analyse de textes purement informatifs, ceci ne peut permettre qu'une analyse au premier degré de la phrase. Notre analyse ne peut donc pas se construire sur l'analyse subtile des divers sens que la langue permet normalement au locuteur.

Les critiques soulevées par de tels logiciels nous amènent donc à nous questionner sur cette réduction du langage, du discours, à une somme de mots, à des mots dits *clés*. La langue permet une subtilité qui ne peut être réduite à la simple présence de certains mots. Pour notre analyse discursive, il aurait pu être possible d'effectuer soi-même une analyse qui aurait d'abord permis une compréhension plus pointue du sens du discours. Cette option avait été rejetée pour privilégier le nombre important d'articles analysés. Ensuite, il aurait pu être possible d'effectuer une double analyse du corpus à l'aide d'un logiciel de type lexical (ex. Lexicométrie). En effet, la conjugaison de deux types de logiciels aurait permis une analyse plus pointue du corpus étudié. Le cadre restreint du mémoire ne nous permet pas une telle analyse qui aurait demandé une charge de travail beaucoup plus soutenue. Il pourrait être intéressant de conjuguer, lors de rédactions subséquentes, une analyse complémentaire au logiciel ALCESTE.

En deuxième lieu, il semble évident que la nature du corpus influe considérablement sur les résultats et doit être adaptée à la stratégie de recherche. Le corpus se retraçant à des textes journalistiques, il aurait fallu probablement se pencher sur la structure et la culture qui caractérisent ce champ particulier. Pour notre recherche, une simple analyse des constituantes du corpus (le type d'article, le type de journal et la date de publication) fut effectuée. Comme aucune de ces constituantes ne se retrouvèrent fortement significatives, il est possible de se questionner sur l'homogénéité des différents discours journalistiques. Est-ce le sujet, notre thématique, qui s'associe à une telle homogénéité ou est-ce que le monde journalistique est à ce point uniforme ? Bien que cette dernière hypothèse nous surprendrait grandement, il reste que le domaine et la culture journalistique furent trop peu questionnés pour que l'on puisse connaître sa réelle influence sur l'analyse proposée pour notre recherche.

La méthodologie choisie pour analyser notre corpus fut donc un choix intéressant, mais restreint quant aux possibilités de compréhension permises. En effet, tant par rapport à l'utilisation d'un certain logiciel que dans l'analyse de l'origine du matériel, des zones d'ombres persistent. Cela, loin de nous décourager, nous permet plutôt d'envisager une série d'analyses discursives sur la thématique de l'hyperactivité.

5.2.2 *Limites théoriques de l'analyse discursive*

En deuxième lieu, une réflexion plus approfondie demanderait à être faite sur les choix épistémologiques de notre présente recherche. En effet, quelle peut être la validité explicative et compréhensive des interprétations proposées précédemment ? Un questionnement sur la méthode de production de l'interprétation fut proposé dans la partie précédente. Nous pouvons, par contre, pousser le questionnement sur la manière dont nous avons approché les faits discursifs.

En fait, nous aurions pu tout d'abord nous questionner sur ce qu'est concrètement l'analyse de discours. Est-ce une discipline en soi (cherchant des représentations pour des représentations) ou est-ce une posture théorico-méthodologique (faisant partie d'un ensemble d'influences et donc devant utiliser d'autres analyses que celles des simples *faits*) ? Quelle est la place du discours dans la compréhension de la réalité et du fait ? En effet, l'utilisation d'un logiciel nous a bloqué dans une posture fréquentiste où les énoncés sont classés dans une recherche d'objectivité. Un choix différent d'approche du discours aurait pu permettre, par exemple, de camper une posture davantage intuitive.

Ensuite, il est certain que notre cadre théorique a pu influencer sur notre manière de percevoir les résultats de notre analyse. Certains auteurs furent privilégiés par rapport à d'autres et donc toute une approche. Nous avons tenté de comprendre une situation, un phénomène, par un langage macrosociologique qui permet d'appréhender les grandes structures sociales derrière un phénomène trop souvent confiné dans un langage individualisant. Pourtant, notre but ne fut pas celui de démoniser un groupe ou une approche. L'exercice n'avait pas non plus comme objectif de prendre position pour ou contre le dit trouble. Notre tentative, avec ce qu'elle comprend de préconçu, avait pour but avoué de faire sortir la réflexion d'un univers micro qui, selon toute vraisemblance, ne permet pas une lecture éclairante et innovatrice du phénomène. En effet, les écrits traitant de la question de l'hyperactivité pleuvent tant dans les sphères scientifiques que médiatiques, mais les résultats qui en découlent, tout comme la relation qu'une sphère entretiendra avec l'autre, sont souvent contestés (Leo et Cohen, 2003 : Cohen et Leo, 2004). La neutralité positiviste n'est pas nôtre.

CONCLUSION

Au départ, la présence d'un nouveau terme dans le langage populaire —hyperactivité — nous intriguait suffisamment pour nous inciter à vouloir en découvrir l'historique. En effet, si le terme ramène, dans un premier temps, au trouble mental, l'hyperactivité fait maintenant partie du vocabulaire quotidien d'une grande partie de la population. Nul besoin d'être initié à la psychiatrie contemporaine pour utiliser ce terme pour qualifier quelqu'un qui « agit plus que la normale ». En parallèle à cette utilisation populaire, une hausse des diagnostics et des ordonnances du médicament rattachés au dit trouble mental s'observe un peu partout en Occident et plus particulièrement en Amérique du nord. Les mots ne naissent rarement sans raison, nous nous sommes donc intéressée à l'apparition soudaine de ce mot.

Pour mieux comprendre l'utilisation du terme et son implantation, nous avons donc sondé le monde journalistique québécois. En effet, la presse écrite permettant un regard direct sur les représentations sociales québécoises, nous avons voulu effectuer une analyse des discours utilisant le terme *hyperactivité* dans la presse écrite afin de les identifier et d'en conceptualiser les divers champs discursifs. Étant donné que peu d'études à regards sociologiques s'étaient penchées sur ce phénomène social, notre analyse avait principalement des visées exploratoires. Ainsi, l'analyse du discours avait pour objectif de soulever les différents enjeux derrière l'utilisation du terme et de mieux saisir le marché discursif en jeu dans cette utilisation langagière.

La démarche fut tout d'abord une mise en contexte dans la mouvance de la société contemporaine et dans les différentes sphères sociales concernées par le phénomène à l'étude. En ce sens, nous avons vu comment la société des droits de l'homme et sa défense vertueuse de la liberté ont amené un modèle de l'humain particulièrement responsable, sans altérité et égo-centré.

Ensuite, nous avons vu comment la mise au monde d'une science traitant de l'esprit a pu jouer un rôle, au cours de l'histoire, de socles aux rôles et valeurs sociales. Un certain savoir *psy* s'est donc développé par différents outils symboliques et thérapeutiques. Dans la définition de santé mentale (ou de maladie mentale) s'est donc trouvé incrusté un idéal comportemental, un idéal psyché. La norme se percevant au travers des différentes mises en relief du discours *psy*, une représentation du *comment être psychique* se crée. Les injonctions sociétales se trouvent alors traduites en terme scientifique gagnant un pouvoir symbolique nouveau. Au travers ces savoirs, une certaine représentation de l'enfant y est définie. L'enfance, pôle de projection du désirable adulte, est traversée par divers mythes qui la mettant en scène, qui montre une voie à suivre. La représentation de l'enfant malade psychiquement comporte donc une double signification symbolique : l'enfant en tant qu'adulte en devenir et le malade en tant que *déviant* de la norme psychique.

Un terme, donc, était apparu, chargé de cette double signification. À la suite de ces différentes constatations, nous nous sommes demandée, dans un premier temps, si la hausse de diagnostics, perçue au cours des dernières années, pouvait être en lien avec un changement qualitatif des discours sur l'hyperactivité. En somme, est-ce que la manière de parler de l'hyperactivité, ici dans la presse écrite, ne pouvait pas modeler l'image que l'on s'en fait et donc exercer une influence sur la fréquence de diagnostics? Dans un deuxième temps, nous nous sommes interrogée sur l'influence du champ émetteur, la sphère *psy*, sur les autres sphères sociétales par le truchement de l'utilisation du terme. Ainsi, est-ce que le fait que le terme hyperactivité ait été créé pour le monde *psy* induirait dans la société une psychologisation de la lecture du quotidien ?

En ce sens, et compte tenu des différentes lectures abordant le sujet, nous avons fait l'hypothèse que le terme hyperactivité, qu'il soit utilisé comme terme médical ou comme épithète a un contenu symbolique similaire étant donné son origine commune, soit le monde *psy*. Ensuite, pour tenter de mieux saisir un changement discursif au cours des dernières années, nous avons fait le pari que le contenu changerait au cours du temps suivant l'augmentation quantitatif d'articles et de diagnostics. De plus, nous avons cru que certaines caractéristiques journalistiques (le type de journal, le genre d'article, la façon de parler de

l'hyperactivité soit de manière médicale, soit de manière commune) influenceraient le type de discours, le contenu abordant la thématique de l'hyperactivité.

L'univers d'analyse est donc le discours journalistique québécois entre 1997 et 2005. Sur 566 articles utilisant le terme hyperactivité dans les différents médias écrits, nous avons choisi, au hasard, 118 articles. Ces derniers furent analysés par le logiciel ALCESTE. Ce dernier, après analyse, extrait quatre classes discursives des différents articles. Chacune, considérée comme un monde lexical organisant un contenu propre, fut traitée : par une analyse de son contenu, par les différentes variables indépendantes et par sa représentation spatiale. De cette façon, les quatre classes furent identifiées : art et prise de position (1), une politique pharmaceutique (2), une maladie mentale (3) et une vie à organiser (4).

Les premiers résultats ne montrèrent aucune variation qualitative au cours des 10 années étudiées et l'origine du support médiatique ne fut que faiblement reliée au contenu des mêmes articles. Nos deux premières hypothèses se trouvèrent alors contredites par ces premiers résultats. Par contre, fait à noter, les types d'articles furent reliés aux différentes classes. Ainsi, nous n'avons pas constaté d'évolution qualitative au cours des différentes années. Cependant, on ne parle pas de *l'hyperactivité* de la même manière selon les différents types de médias ou selon les compétences journalistiques. De plus, le pré-marquage de l'utilisation du terme (épithète-maladie) montra bien une différence dans le contenu des articles et donc des classes. Chaque classe se retrouva donc avec son type pré-marqué. Cela tend donc à montrer que *l'on ne veut pas dire* la même chose lorsque l'on parle de *l'hyperactivité-maladie* ou de *l'hyperactivité-épithète*. Si cela peut sembler banal à première vue, cet exercice permet de voir une différenciation entre une sphère purement intéressée par la maladie d'avec tout un champ social qui ne veut pas parler ici de maladie. Transparaît alors, par la voie journalistique, une vision du monde par l'utilisation de *l'hyperactivité* non-médicale. *L'hyperactivité* naît donc bel et bien à l'extérieur du champ *psy* ou *médicalisé*. Mais que veut dire alors cette nouvelle utilisation de ce superlatif?

L'interprétation des données a permis, justement, de mieux saisir la *vie* derrière les discours. Pour y voir plus clair, une analyse en double croisé (classe 2 et classe 4 puis classe

1 et classe 3) fut effectuée. La première analyse a permis de voir comment le discours de la classe 2, le discours politique, tente d'agir sur une population floue. Une problématique semble se dessiner autour du phénomène de l'hyperactivité. Un discours politique se met en place pour agir sur, ici, la classe 4. Cette dernière est un discours rapportant des comportements d'enfants inadaptés, perturbateurs. L'individu a disparu. Cette première interprétation nous a donc montré qu'un certain pouvoir foucauldien se met en place par la responsabilisation de l'individu à son inadaptation. Si une des deux hypothèses de départ fut celle de l'influence du pouvoir bio-médical, la nouvelle connaissance de la dynamique de ces deux classes nous a montré, au contraire, que le pouvoir entourant le phénomène discursif sur l'*hyperactivité* est multiple et dispersé. Le diagnostic d'hyperactivité prend, dans cette relation de classes, très peu de place. Seule importe la technique d'intervention appliquée à une population soupçonnée de délinquance. Le diagnostic ne pourrait être ici que prétexte ou outil du discours de gouvernance.

Ensuite, la deuxième interprétation aura davantage comme propos l'*hyperactivité* en tant qu'épithète, sa forme plus commune. En ce sens, le discours de la classe 1 est celui du monde artistique. Nous avons donc tenté de comprendre pourquoi ce monde utilise en si grande proportion ce nouveau terme. Il s'avère que ce monde connaît, en fait, plutôt bien l'hyper-activité, l'hyper-production de la société contemporaine. Le discours de cette classe serait alors le reflet d'un champ aux prises avec une certaine réalité. Son discours ne fait qu'exprimer sa réalité. En opposition à cette classe, le champ discursif psychomédical. Il est surprenant de n'avoir trouvé que dans un champ bien circonscrit la présence du *psy*. Ce champ, de plus, témoigne d'une réalité interne à part entière. En effet, le champ médical n'est plus celui de Charcot ou de Freud, mais bien un monde de services et de gérance des problèmes de santé. Le discours sur l'hyperactivité de ce champ n'est donc pas, comme on aurait pu tout d'abord le croire, un discours de guérison ou un discours scientifique, mais bien un champ d'intervention sur une problématique corporelle, *zoéfiée*. Ainsi, l'interprétation de la classe 1 (*art et prise de position*) et de la classe 3 (*une maladie mentale*) nous a permis d'observer les jeux de champs dont chacune foisonne. Si une de nos hypothèses initiales portait sur l'ascendant que le champ biomédical pouvait avoir sur les autres champs, nous avons constaté qu'en premier lieu, le champ est davantage caractérisé par un discours

zoèlogique, puis, en second lieu, que ce dernier champ a très certainement une influence, mais que la responsabilité de la diffusion du terme *hyperactivité* ne doit pas lui incomber à lui seul. En effet, les champs font tous partie, après tout, de la même société qui, par ses luttes, structure aussi les interrelations entre les champs. L'utilisation du terme ne peut qu'être maniée dans l'optique de signifier une hyper-action.

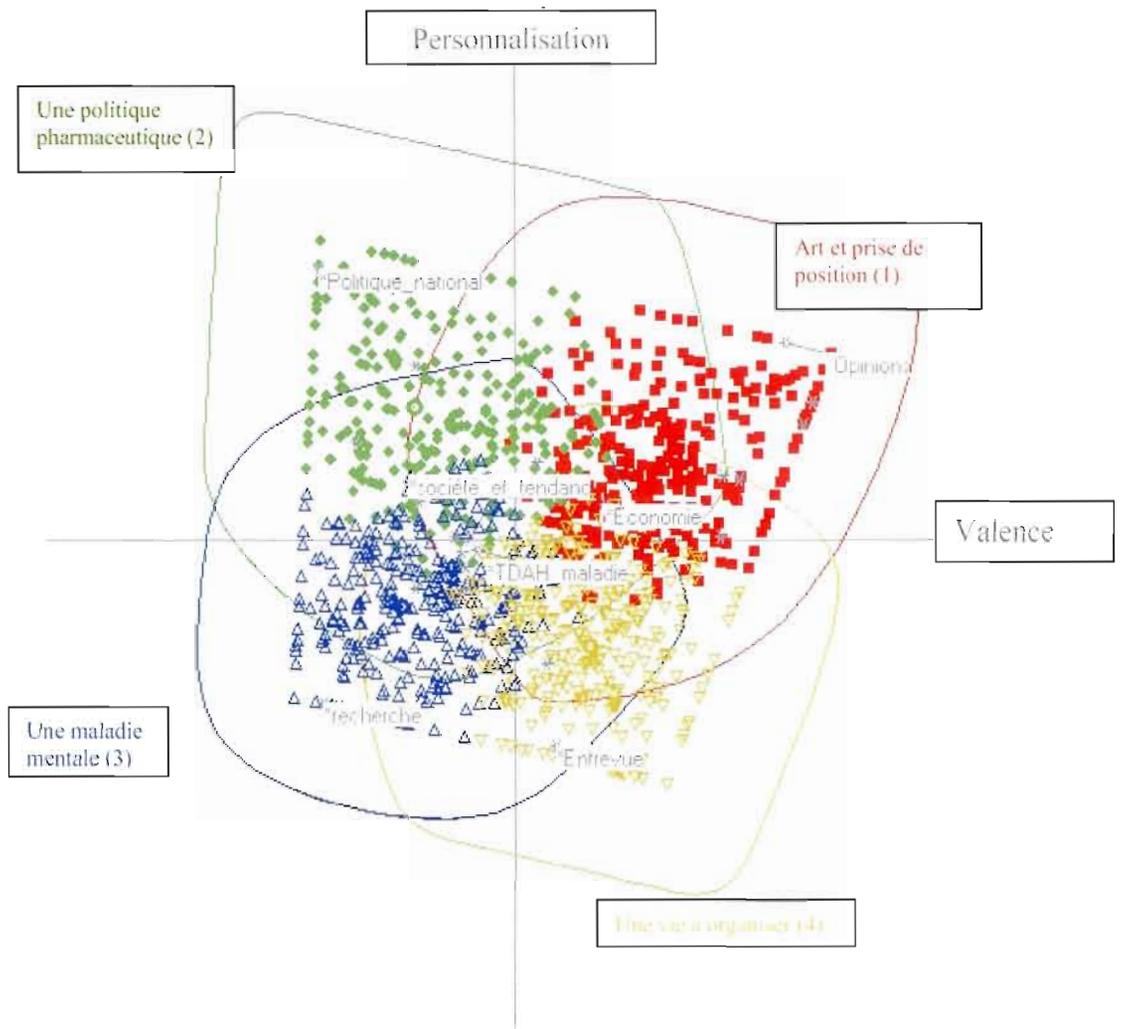
Pour conclure, en parcourant les divers univers sociaux où on retrouva le mot-clé, nous avons constaté comment le terme est, en fait, ancré dans bien des réalités humaines. Ce présent mémoire nous a donc montré comment la fluidité de notre terme pouvait lui permettre de s'immiscer dans un social soumis à la demande de productivité et d'efficacité économique. S'il existe bel et bien des comportements hyperactifs observables et de la souffrance soulevée et décriée, il ne faut pas oublier, non plus, le sujet actif, la *bios*. Le sujet ne peut être réduit qu'à sa corporalité observable (zoè) et souffrante. En fait, dans l'utilisation même du terme, nous pouvons retrouver la *bios*, l'individu vivant et actif, car, en effet, dans l'engouement même du phénomène et du terme, ne pouvons-nous pas entendre le cri du sujet qui veut être entendu ? Étant donné que les mots, le cogito se trouvent dans une extériorité à la vie elle-même, l'intériorité, elle, se trouve oubliée en tant que donnée non observable, non classifiable. L'individu dé-concentré n'est plus sujet et ne fait plus partie de la norme productive. Cet individu voulant, comme tout individu, vivre, faire partie du social, il cherche les moyens pour y arriver, ici par l'identification à une nouvelle classification : l'hyperactif. Nous nous défendons de souscrire à l'idéalisation du malade à la manière des anti-psychochiatres, mais nous tentons plutôt de percevoir l'espace de liberté que l'individu trouve dans sa création mythique. Le mythe créateur, mouvant dans sa signification plurielle, est riche en informations sur ceux qui le portent, lorsqu'écouté. Ce mythe est peut-être encouragé par un groupe social en particulier ou par une industrie recherchant un profit, mais la question demeure quant aux raisons qui poussent l'individu à s'y précipiter.

Ce mémoire a d'ailleurs tenté d'y apporter un début de réponse. Pour pallier la rareté d'écrits sociologiques abordant le phénomène de l'hyperactivité, une exploration fut proposée. Par contre, l'analyse a démontré ses lacunes. Une étude linguistique pourrait être

tentée pour ainsi mieux circonscrire tout le symbolisme langagier que le terme d'*hyperactivité* peut signifier. L'étude sur le monde journalistique ici proposée peut-elle être appliquée à différentes autres sphères de la société ? Que pourrait révéler une étude sur le champ linguistique du monde scientifique entourant ce terme ? Serait-il le même malgré le souci scientifique de l'objectivité ? Faisant partie de la même société, nous en faisons le pari, mais les preuves restent à être avancées.

APPENDICE A

ANALYSE FACTORIELLE DE CORRESPONDANCES



BIBLIOGRAPHIE

Articles

- Barthes, Roland. 1966. « Introduction à l'analyse structurale du récit ». *Revue Communication, École pratique des Hautes études : centre d'études des communication de masse*, Paris : Seuil, p.1-27.
- Beaudouin, Valérie. 2005. « Statistique textuelle: une approche empirique du sens à base d'analyse distributionnelle », *Texto!*, http://www.revue-texto.net/Inedits/Beaudouin_Statistique.html.
- Boudreau, Françoise. 1981. « La psychiatrie québécoise depuis 1060 : de structure en structure, la loi du plus fort est-elle toujours la meilleure? ». *Santé mentale au Québec*, vol.6, no 2, p.24-47.
- Bourdieu, Pierre. 1976. « Le champ scientifique ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol.2, no 2-3, p.88-104.
- _____. 1977. « Le pouvoir symbolique ». *Annales* 32, 3 mai-juin.
- Benzécri, Jean-Paul. 1968. « La place de l'a priori ». *Encyclopedia Universalis*, p. 11-24.
- Brugidou, Mathieu et Dominique Labbé. 2000. « Le vocabulaire syndical français à la lumière de l'analyse des données textuelles et de la statistique lexicale ». In *JADT 2000: Ses Journées internationales d'Analyse Statistique des Données Textuelles* (Lausanne).
- Charles, Gilbert. 2000. « Agitation contre une pilule calmante ». *L'Express (Paris)*, 26 octobre, www.lexpress.fr/Express/Info/Sciences/Dossier/ritalin/dossier.asp.
- Cohen, David. 1996. « Les « nouveaux » médicaments de l'esprit, marche avant vers le passé ? ». *Sociologie et sociétés*, Vol. 28, no 2 (automne), p.17-33.
- Cohen, David et Jonathan Leo. 2004. « An Update on ADHD Neuroimaging Research ». *The Journal of Mind and Behavior*, Vol. 25, no 2 (printemps), p.161-166.
- Comité des droits de l'enfant. 2005. « Le comité des droits de l'enfant achève les travaux de sa dernière session de 2005 ». Department of Public Information, News and Media Division Nation Unies (New York). DH/4871, <http://www.un.org/News/fr-press/docs/2005/DH4871.doc.htm>.

- Dantas, Marília. 2003. « Le rôle des médias dans la construction de nouvelles modalités de représentation sociale et d'expression de la souffrance psychique et ses implications dans le domaine de la psychologie et de la psychanalyse ». *Nouveau millénaire : Défis libertaires*, Montpellier (Fr.): Les États Généraux de la Psychiatrie, <http://libertaire.free.fr/MDantas01.html>.
- Fassin, Didier. 2006. « La biopolitique n'est pas une politique de la vie ». *Sociologie et sociétés*, vol.38, no 2 (automne), p.35-48.
- Galipeau, Silvia. 2006. « Je culpabilise, tu culpabilises, nous culpabilisons... ». *La Presse* (Montréal), 10 avril, p.Acutel-3.
- Gintis, Herbert. 1971. « Education, Technology and the Characteristics of Worker Productivity ». *American Economic Review*, vol.61, no 2 (may), p.266-279.
- Gosselin, Chantal. 2004. « Pour en finir avec le trouble du déficit de l'attention ». *Zéro-12*, 28 août, p.4-5.
- Harris, S. Zelling. 1952. « Discourse analysis ». *Language*, vol. 28, no 1 (mars), p.1-30.
- Kean, Brian. 2005. « The Risk Society and Attention Deficit Hyperactivity Disorder (ADHD): A Critical Social Research Analysis concerning the Development and Social Impact of the ADHD Diagnosis ». *Ethical Human Sciences and Services*, vol.7, no 2 (summer), p.131-142.
- Lazzarato, Maurizio. 2000. « Du pouvoir à la biopolitique ». *Multitudes Web*, mars, <http://multitudes.samizdat.net/Du-biopouvoir-a-la-biopolitique.html>.
- Le Moigne, Philippe. 2005. « La reconnaissance du trouble mental. Psychiatrie, médecine et bien-être (1950-1980) ». *Cahiers de recherche sociologique*, no 43 (automne), p. 91-112.
- Leo, Jonathan et David Cohen. 2003. « Broken Brains or Flawed Studies ? A Critical Review of ADHD Neuroimaging Research ». *The Journal of Mind and Behavior*, Vol. 24, no 1 (hiver), p.29-56.
- Lüküslü, Demet. 2004. « L'invention de la jeunesse par l'État ottoman et turc ». *Cahiers d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien*, no 37 (janvier-juin), p.229-249.
- Nelson, Thomas, Clawson, Rosalee et Zoe Oxley. 1997. « Media framing of a civil liberties conflict and its effect on tolerance ». *American Political Science Review*, vol.91, p.567-583.
- Martuccelli, Danilo. 2004. « Figures de la domination ». *Revue française de sociologie*, vol. 45, no 3, p.469-497.

- _____. 2005. « Critique de l'individu psychologique ». *Cahiers de recherche sociologique*, no 43 (automne), p.43-64.
- Mitchell, Richard. 2003. « Ideological Reflections on the DSM-IV-R (or Pay No Attention to That Man Behind the Curtain, Dorothy) ». *Child & Youth Care Forum*, vol.32, no 5 (octobre), p.281-298.
- Moulier Boutang, Yann. 2004. « Les limites de la sociologie démystificatrice de l'art ». *Multitudes Web*, juin, <http://multitudes.samizdat.net/Les-limites-de-la-sociologie.html>.
- Moynihan, Ray et David Henry. 2006. « The Fight against Disease Mongering: Generating Knowledge for Action ». *PLos Med*, vol.3, no 4, p.425-428.
- Oliverio, Annamarie et Pat Lauderdale. 1998. « Rationalizing a Social Problem : Mental Health and The Case of Attention Deficit Hyperactivity Disorder ». In The American Sociological Association Meetings (San Francisco, août).
- Otero, Marcelo. 2005. « Présentation : Regards sociologique sur la santé mentale, la souffrance psychique et la psychologisation ». *Cahiers de recherche sociologique*, no 43 (automne), p. 5-15.
- _____. 2005. « Santé mentale, adaptation sociale et individualité contemporaine ». *Cahiers de recherche sociologique*, no 43 (automne), p. 65-89.
- Phillips, Christine B.. 2006. « Medicine Goes to School: Teachers as Sickness Brokers for ADHD ». *PLos Med*, vol.3, no 4, p.433-435.
- Pommier, Jean-Luc. 2004. « Des variables tensives inscrites dans le texte : une interprétation dynamique de l'A.F.C. dans l'analyse d'Alceste », In *JADT 2004: 7es Journées internationales d'Analyse statistique des données textuelles* (Louvain-la-Neuve).
- Rafalovich, Adam. 2001. « The Conceptual History of Attention Deficit Hyperactivity Disorder: Idiocy, Imbecility, Encephalitis and the Child Deviant ». *Deviant Behavior*, vol.22, no 2 (march-avril), p.93-115.
- Reinert, Max. 1999. « Quelques interrogations à propos de l'"objet" d'une analyse de discours de type statistique et de la réponse ALCESTE ». *Langage et Société*, no 90 (décembre), p.57-85.
- _____. 1998. « Quel objet pour une analyse statistique du discours ? Quelques réflexions à propos de la réponse ALCESTE », In *JADT 1998 : 3es Journées internationales d'Analyse Statistique des Données Textuelles* (Rome).
- Rodriguez del Barrio, Lourdes. 2005. « Jongler avec le chaos. Effets de l'hégémonie des pratiques biomédicales en psychiatrie du point de vue des usagers ». *Cahiers de recherche sociologique*, no 43 (automne), p.237-253.

- Schmitz, Marc, Filipone, Prema et Elaine Edelman. 2003. « Social Representations of Attention Deficit/Hyperactivity Disorder, 1988-1997 ». *Culture & Psychology*, vol.9, no 4, p.383-406.
- St-Jean, Mathieu. 2005. « La revanche de zoé: contributions sociologiques à la problématique de la bioéthique », In *Actes du 1er congrès international sur le médicament* (sous presse) (Montréal, 2005).

Documentations officielles

- Conseil européen, Commission des questions sociales, de la santé et de la famille. 2003. *Contrôler le diagnostic et le traitement des enfants hyperactifs en Europe*, Doc.9456.
- Collège des médecins du Québec et Ordre des psychologues du Québec, Lignes directrices du Collège des médecins du Québec et de l'Ordre des psychologues du Québec. 2001. *Le trouble déficit de l'attention/hyperactivité et l'usage de stimulants du système nerveux central*, Québec, 28p.
- Comité de revue de l'utilisation des médicaments. 2003. *Étude sur les stimulants utilisés dans le traitement du trouble de déficit de l'attention/hyperactivité*. Gouvernement du Québec, 76p.
- Canada. Développement des ressources humaines, Direction générale de la recherche appliquée. 2002. *Prévalence de l'hyperactivité-impulsivité et de l'inattention chez les enfants canadiens : Constats tirés des données du premier cycle (1994-1995) de l'Enquête longitudinale nationale sur les enfants et les jeunes*. S[^]-561-01-03F. Ottawa.

Ouvrages

- Accardo, Alain. 1983. *Initiation à la sociologie de l'illusionnisme social : Invitation à la lecture des œuvres de Pierre Bourdieu*. Bordeaux : Éditions le Mescaret, 210p.
- Allaire, Denis. 1998. *Comprendre la statistique : Manuel d'autoformation*. Sainte-Foy (Qc) : Presses de l'Université du Québec, 359p.
- American Psychiatric Association. 1996. *Mini DSM IV : Critères diagnostiques*. Version française complétée des codes CIM-10. Paris : Masson, 361p.
- Balle, Francis. 2004. *Les médias*. coll. « Que sais je? », Paris : Presses universitaires de France, 127p.

- Barthes, Roland. 1957. *Mythologies*. Paris : Seuil, 247p.
- Boltanski, Luc et Ève Chiapello. 1999. *Le nouvel esprit du capitalisme*. Paris : Gallimard, 843p.
- de Bonville, Jean. 2000. *L'analyse de contenu des médias*. Paris : De Boeck Université, 456p.
- Bourdieu, Pierre. 1982. *Ce que parler veut dire : L'économie des échanges linguistiques*. Paris : Fayard, 244p.
- _____. 1979. *La distinction. Critique sociale du jugement*. Paris : Les Éditions de minuit, 670p.
- _____. 1992. *Réponses : pour une anthropologie réflexive*. Paris : Seuil, 262p.
- _____. 1997. *Les usages sociaux de la science : Pour une sociologie clinique du champ scientifique*. Paris : Institut National de la Recherche Agronomique, 79p.
- Bourdieu, Pierre et Loïc J Wacquant. 1992. *Réponses : Pour une anthropologie réflexive*. Paris : Seuil, 270p.
- Bronner, Gérald. 2003. *L'empire des croyances*. Paris : Presses universitaires de France, Paris, 281p.
- Buhler, Karl. 1982. « The axiomatization of the language science ». In *Semiotic Foundations of Language Theory*, sous la dir. de Robert E. Innes, 168 p. New York: Plenum Press.
- Caron, Jean. 1989. *Précis de psycholinguistique*. Coll. « Le psychologue », Paris : Presses universitaires de France, 208p.
- Castel, Robert. 1973. *Le psychanalysme*. Paris : Librairie François Maspéro, 311p.
- Canguilhem, Georges. 1959. *Le normal et le pathologique*. Paris : Presses universitaires de France, 224p.
- Chartier, Lise. 2003. *Mesurer l'insaisissable : méthode d'analyse du discours de presse*. Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec, 263p.
- Chiapello, Ève. 1998. *Artistes versus Managers : Le management culturel face à la critique artiste*. Paris : Métailié, 257p.
- Chicoine, Jean-François et Nathalie Collard. 2006. *Le bébé et l'eau du bain : Comment la garderie change la vie de vos enfants*. Montréal : Québec Amérique, 513p.
- Chombart de Lauwe, Marie-Josée. 1979. *Un monde autre : l'enfance*. Paris : Payothèque, 451p.

- Cohen, David. 2001. « La médication ». In *Problèmes sociaux. T. I de Théories et méthodologie*, sous la dir. de Henri Dorvil et Robert Mayer, p.217-232. Sainte-Foy (Qc) : Presses de l'Université du Québec.
- Dorvil, Henri. 1988. *De l'Annonciation à Montréal : Histoire de la Folie dans la Communauté 1962-1987*. Montréal : Les Éditions Émile-Nelligan, 280p.
- Durkheim, Émile. 1986. *Le suicide : Étude sociologique*. Paris : Presses universitaires de France, 463p.
- Ehrenberg, Alain. 1998. *La fatigue d'être soi : Dépression et société*. Paris : Éditions Odile Jacob, 414p.
- _____. 1995. *L'individu incertain*. Coll. « Pluriel sociologie », Paris : Hachette Littératures, 351p.
- Foucault, Michel. 1972. *Histoire de la folie à l'âge classique*. Paris : TEL Gallimard, 583p.
- _____. 1976. *Histoire de la sexualité I : La volonté de savoir*. Paris : Gallimard, 248p.
- _____. 2001 [1976]. « Questions à Michel Foucault sur la géographie », dans Defert, Daniel et Ewald, François (sous la direction de.), *Dits et écrits 1954-1988*, volume II, Paris, Gallimard, 28-40.
- _____. 2001 [1978]. « La « gouvernementalité » », dans Defert, Daniel et Ewald, François (sous la direction de.), *Dits et écrits 1954-1988*, volume II, Paris, Gallimard, 635-656.
- _____. 2001 [1979]. « Naissance de la biopolitique », dans Defert, Daniel et Ewald, François (sous la direction de.), *Dits et écrits 1954-1988*, volume II, Paris, Gallimard, 818-825.
- _____. 2001 [1981]. « Les mailles du pouvoir », dans Defert, Daniel et Ewald, François (sous la direction de.), *Dits et écrits 1954-1988*, volume II, Paris, Gallimard, 1001-1020.
- _____. 2001 [1982]. « L'herméneutique du sujet », dans Defert, Daniel et Ewald, François (sous la direction de.), *Dits et écrits 1954-1988*, volume II, Paris, Gallimard, 237-247.
- Freidson, Eliot. 1984. *La profession médicale*. Paris : Payot, 369p.
- Freud, Sigmund. 1993. *Totem et tabou*. Paris : Gallimard, 351p.
- de Gaulejac, Vincent. 2005. *La société malade de la gestion : Idéologie gestionnaire, pouvoir managérial et harcèlement social*. Paris : Seuil, 275p.

- Goffman, Erving. 1968. *Asiles : études sur la condition sociale des malades mentaux*. Paris : Les éditions de minuit, 451p.
- Gorz, André. 2003. *L'immatériel : Connaissance, valeur et capital*. Paris : Galilée, 152p.
- Henry, Michel. 2003. *Phénoménologie de la vie. T. 1 de De la phénoménologie*, Paris : Presses universitaires de France, 224.
- Kirk, Stuart et Herb Kutchins. 1998. *Aimez-vous le DSM ? : Le triomphe de la psychiatrie américaine*. Coll. « Les empêcheurs de penser en rond », Le Plessis-Robinson (Fr.) : Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance, 424p.
- Larousse. 1964. *Dictionnaire de la philosophie*. Paris : Librairie Larousse, 319p.
- Lévy-Strauss, Claude. 1991. *Histoire de lynx*. Paris : Plon, 358p.
- Lipovetsky, Gilles. 1983. *L'ère du vide : Essai sur l'individualisme contemporain*. Paris : Folio, 327p.
- Jacob, Roland et Jacques Laurin. 1994. *Ma grammaire*. Boucherville (Qc) : Les éditions françaises, 434p.
- Marcová, Ivana. 2002. « Des thématas de base des représentation sociales du SIDA ». In *Les formes de la pensée sociale*, sous la dir. de Catherine Garnier, 222p. Paris : Presses universitaires de France.
- Martin, Olivier. 2000. *Sociologie des sciences*. Paris : F.Nathan, 128p.
- Menger, Pierre-Michel. 2003. *Portrait de l'artiste en travailleur : Métamorphoses du capitalisme*. Paris : Seuil, 96p.
- Muller, Charles. 1967. *Étude de statistique lexicale : Le vocabulaire du théâtre de Pierre Corneille*. Paris: Larousse, 382p.
- O'Leary, Daniel. 1984. *Mommy, I Can't Sit Still !*. New York: New Horizon Press, 132p.
- Otero, Marcelo. 2003. *Les règles de l'individualité contemporaine: Santé mentale et société*. Québec : Les Presses de l'Université Laval, 322p.
- Peirce, Charles S.. 1987. *Textes fondamentaux de sémiotique*. Paris: Klincksieck, 124p.
- Szasz S., Thomas. 1974. *The myth of mental illness: Foundations of a Theory of Personal Conduct*. New York: Harper & Row, 284p.
- _____. 1977. *La loi, la liberté et la psychiatrie*. Paris : Payot, 326p.

Zola, Irving K. 1981. « Culte de la santé et méfaits de la médicalisation », In *Médecine et société. Les années 80*, sous la dir. de Bozzini, Luciano, Renaud, Marc et Llambia Wolf, p.31-51. Montréal : Éditions Albert Saint-Martin.

Autres

Béraud, Anne. 2005. « Ritalin et suicide: défaillance de la fonction paternelle ». In *Cercle psychanalytique de l'UQAM* (Montréal).

CBS Radio-Canada. 1995. « Enfants ritalin...une bombe ». *Enjeux*, 29min.

Charest, Rose-Marie. 2005. « Hyperactivité ». Première chaîne de Radio-Canada, *C'est bien meilleur le matin*.

IMA Health Canada. *Le traitement du trouble d'hyperactivité avec déficit de l'attention (THADA) - une comparaison interprovinciale 2004, 2006*, www.imshealthcanada.com/html/fr/3_1_44.htm.

IMAGE. Logiciel ALCESTE, 2006, http://www.image.cict.fr/index_alceste.htm.

Lafortune, Denis. 2004. « Les enfants médicamenteux »[Communiqué de presse]. In *Être avec les enfants* (Québec)..

Leblanc, Jean-Pierre. 2003. « Brève histoire de la presse d'information au Québec ». *Centre des ressources en éducation aux médias*, www.reseau-crem.qc.ca.

Québecor. 2006. « Le Journal de Montréal ». *Québecor*, <http://www.quebecor.com/NewspapersWeeklies/JournalDeMontreal.aspx>.